

u
ie

107375



Zur

Gräfl.vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



*no
Bm*

MÖCKERN

gehörig.

No

5840



Beib



Polsche, Jan

VOYAGE
EN TURQUIE
ET EN ÉGYPTE,

Fait en l'année 1784.

par le C. Poloni



A VARSOVIË,

Et se trouve à PARIS,

Chez ROYEZ, Libraire, Quai
des Augustins.

1788.

VON
H. TURON
1788



243
C. H. v. ...
de ...

225





A MA MÈRE.

Permettez que ces
Lettres, qui vous ont été
écrites, vous soient encore
dédiées. Les copies s'en
étoient tellement multi-
pliées, que j'ai cru devoir
prévenir les mauvaises
éditions & arrêter des
traductions semblables.

(iv)

à celles qui en ont déjà été
faitea en Allemagne.
Puisse[n]t cea motifa
trouver grace à voa
yeux, Et m'obtenir
l'indulgence de mea
Lecteurs.



VOYAGE



V O Y A G E

EN TURQUIE
ET EN ÉGYPTÉ,

Fait en l'année 1784.

LETTRE PREMIERE.

A Bukawaya, le 9 Août 1784.

Nous avons quitté hier à Mirgorod, les frontieres de la Pologne :
aujourd'hui nous nous trouvons au

A

milieu du pays habité jadis par les Zaporoviens ; j'y ai donné quelques regrets à cette Nation belliqueuse, détruite par la simple volonté de l'Impératrice de Russie. C'étoient sans doute des voisins incommodes ; mais l'association de ces Flibustiers célibataires offroit un phénomène singulier, & peut-être unique dans l'ordre civil. Ils ont été remplacés depuis par des Russes & des Valaches, dont les maisons éparfes ne forment point encore de villages.

Nous avons été suivis, pendant plus d'une heure, par une troupe de chevres sauvages qui sembloient nous observer avec curiosité, sans

vouloir cependant se laisser approcher. On trouve dans le même pays, vers l'embouchure du Bog, des chevaux sauvages, qui passent pour être indomptables. Vous voyez que mes Lettres prennent déjà un air de relation. Je souhaite qu'elles vous intéressent assez pour me faire pardonner mon voyage.

Le II, à Kerfon.

J'ARRIVE à Kerfon, avec le plaisir qu'il y a à trouver un lieu habité, lorsque l'on a traversé des déserts; car la population, quoique fort diminuée par la peste, paroît encore assez considérable aujourd'hui que les fêtes ont fait for-

tir tous les habitants de chez eux. L'ivresse même du peuple Russe semble ajouter en ce moment au mouvement du tableau. Plusieurs bâtimens vont charger à Oczakow pour Constantinople; & ma premiere Lettre sera écrite dans les Etats du Grand-Seigneur.

L É T T R E I I .

Le 19, à Gluboska.

Nous sommes partis ce matin. Nos amis m'ont accompagné jusqu'au Port, & fait des signes d'adieu aussi long-temps que nous avons pu les appercevoir. Bientôt après nous

sommes entrés dans ce labyrinthe d'Isles qui seroit jadis de refuge aux flottilles des Kosaks. Nous appercevions au-delà des côteaux fertiles, où s'élevoient déjà des villages & des maisons de campagne, dans un pays où l'on ne voyoit, il y a peu d'années, que des tentes & des troupeaux.

A six heures, nous sommes arrivés à l'entrée du Liman. On appelle ainsi un Golphe où se jette le Dnieper, ou plutôt c'est le fleuve lui-même, qui a dans cet endroit plus de trois lieues de large. La mal-adresse de notre Pilote qui avoit oublié de prendre du lest, & son incroyable ignorance des

côtes & de la manœuvre , nous ont obligé de nous retirer dans le port de Gluboska , où l'on m'a donné pour retraite une zemlanka ou cabane souterraine. Je me félicite cependant d'y être , car le vent fraîchit , & les vagues que le Liman roule par-dessus mon asyle , m'auroient fait passer une très-mauvaise nuit , si j'avois continué ma route.

Le à Stanflawa.

JE n'ai pu partir hier matin , parce que nos Matelots n'ont jamais eu l'esprit de gagner le vent ; & le soir , parce qu'ils étoient ivres. Nous sommes enfin partis au-

jourd'hui par un vent favorable & un assez beau temps. Au bout de deux heures de navigation, le temps s'est couvert, la mer a grossi & le vent soufflant par grains & rafales, annonçoit un orage prochain. Les Matelots vouloient continuer leur route, mais je les obligeai d'entrer dans le port de Stanflawa. Bien nous en prit; car à peine eûmes-nous pris terre, que le vent est devenu si fort, qu'il nous lançoit contre le visage le sable, & même le gravier avec assez de force pour nous empêcher d'avancer. Enfin c'étoit une espece d'ouragan, & nous avons eu bien de la peine à gagner les premieres maisons du village.

Le 25, à Oczakow.

JE suis arrivé le 22 à Oczakow. Je voulois mé loger en ville, mais j'y ai trouvé plus de difficultés que je ne croyois; elle est actuellement remplie d'une Milice venue d'Asie, à qui on est obligé de donner beaucoup de liberté, pour l'empêcher d'y retourner. Le Pacha, afin d'éviter les querelles, a fait défendre aux étrangers de sortir de la partie basse de la ville où sont les magasins & le port; c'est aussi là que se bornent mes promenades; j'y passe mon temps dans un Café où je vois beaucoup de Turcs, qui fument & ne disent

mot. J'y vois quelquefois des Tartares venus de Crimée. On les reconnoît aisément à leur physionomie. Les Turcs ont beaucoup de mépris pour eux. Ils viennent de le témoigner en défendant aux Janissaires de porter le colpak, qui est la coëffure distinctive de cette Nation.

L E T T R E I I I .

Le 2 de Mai, en Mer.

Nous avons profité ce matin d'une brise de Nord-Est pour sortir du Liman. Les courants rendent ce passage très-dangereux ; nous ne

A 5

pouvions en douter en voyant sur le rivage de l'Isle d'Adda , deux bâtimens qui y avoient fait naufrage le jour même que je m'étois retiré si à propos dans le port de Stanflawa. Aussi avions-nous toujours la sonde à la main. Enfin nous nous en sommes tirés heureusement, & bientôt la terre a disparu à nos yeux. Je vous avouerai que ce n'est pas sans plaisir que je me suis retrouvé en pleine mer. Ce spectacle uniforme du ciel & de l'eau qui afflige tant de voyageurs, ne produit point cet effet sur moi. Au contraire, il me semble que la vue de cet espace illimité allume l'imagination, & y élève plus vivement

le desir de le parcourir. Tout me plaît dans cet élément, jusqu'à son inconstance. J'aime à penser qu'elle peut facilement déranger tous mes projets de voyages, & qu'il suffit d'un coup de vent, pour me porter sur les côtes presque inconnues de Guriel ou de Mingrèlie, ou chez les féroces Abaffas. Vous trouverez peut-être ces idées bien folles; mais mon plaisir est de vous les dire telles qu'elles me viennent, sans prétendre les justifier. Le seul projet auquel je tiens, est celui de vous revoir cet hiver.

Le 9, en Mer.

NOTRE navigation sur la mer

A 6

Noire a été longue & fâcheuse ; nous avons été battus pendant trois jours par des bourasques continues, qui se succédant rapidement, ne nous laissoient pas un instant de repos. Quand l'une, après avoir beaucoup tourmenté notre petit bâtiment, alloit porter plus loin ses ravages, un nuage noir se détachant d'un ciel enflammé, nous en annonçoit un autre. Et quelquefois un point obscur, à peine élevé sur l'horizon, nous menaçoit d'une troisième qui ne tar-
doit guere à arriver jusqu'à nous. Pendant ce temps-là notre situation a été plus désagréable que dange-
reuse, hors une fois que la rafale

nous prit avec toutes nos voiles larguées , & que la mal-adresse & la lâcheté des Matelots Russes pensèrent nous faire périr.

A ces orages ont succédé des calmes longs & ennuyeux , qui joints aux courants , nous ont fait perdre notre route , & nous ont obligé de réduire nos portions d'eau à un verre par jour ; ce qui étoit d'autant plus désagréable , qu'il faisoit déjà très-chaud , que n'ayant pas assez d'eau pour préparer d'autres aliments, nous n'avions pour toute nourriture que du biscuit sec qui nous altéroit beaucoup, & qu'enfin malgré toute notre économie, nous n'en avions plus que

pour un jour & demi, lorsque nous avons apperçu l'embouchure du détroit de Constantinople. Déjà nous y sommes entrés, les eaux de l'Euxin nous portent lentement entre le rivage de l'Europe & celui de l'Asie. Dangers, fatigues, ennui, tout est oublié.

Le 11, de Buiukdéré.

Nous avons abordé hier à Buiukdéré, village charmant composé des maisons de campagne des Francs. Notre Dragoman, chez qui je suis logé, veut que j'y passe quelques jours avant que d'aller à Constantinople; mais je doute fort que j'aie cette patience.

L E T T R E I V.

Le 12, à Constantinople.

J'AI pris ce matin un caïque pour aller à Constantinople. Ce sont les bateaux les plus légers qu'il soit possible d'imaginer. Ils le sont même si fort, qu'on ne pourroit jamais y mettre des voiles sans l'adresse des Caïggis, qui ont l'art de leur faire garder l'équilibre, par l'opposition de leurs rames & les mouvements de leur corps, ce qui n'empêche pas qu'il n'arrive beaucoup d'accidents; aussi l'on regarde comme très-hardis ceux qui vont

de cette maniere , même par le beau temps.

Aujourd'hui le vent étoit si fort , qu'on ne voyoit aucune barque sur le canal. Cependant mes Caïggis ayant désiré de mettre la voile , je le leur permis. Ce que j'en dis n'est pas pour me vanter de ma témérité, (car aussi-bien , je ne crois pas qu'elle m'attire de grands applaudissements de votre part) mais pour vous faire comprendre la vitesse de notre marche. A peine fixions-nous un point de vue , qu'il disparoissoit à nos yeux , & la foule d'objets nouveaux vus avec cette rapidité , donnoit à ce voyage un air de féerie , & à moi l'idée d'une

jouissance nouvelle; enfin nous sommes arrivés dans le port de Constantinople. Ici j'abandonne plume, car cette vue est au-dessus de toute description. Imaginez, exagérez, recourez aux voyageurs, vous resterez toujours au-dessous de la vérité.

LETTRE V.

Le 6 Juin, à Constantinople.

Vous serez peut-être étonnée d'apprendre que dans le grand nombre de voyageurs qui abordent en cette ville, il en soit très-peu qui puissent en rapporter des idées un

peu exactes ; rien cependant n'est plus vrai , les plus observateurs ont épuisé leur curiosité à visiter les monuments de la Grece , & n'envisagent les Turcs que comme les destructeurs des objets de leur culte. Ils arrivent pleins de cette idée , se logent dans le quartier des Francs , & daignent à peine traverser une fois le port pour aller voir la Mosquée de Sainte-Sophie , & revenir chez eux.

Nourrie par l'étude de l'histoire & de la littérature des Orientaux , ma curiosité m'a fait suivre une autre marche. Depuis près d'un mois , je passe les journées entières à parcourir les rues de cette Capi-

tale , fans autre but que de me raf-
 fafier du plaisir d'y être. Je me
 perds dans fes quartiers les plus
 reculés ; j'erre fans deffein & fans
 plan. Je m'arrête , ou je poursuis
 ma courfe , décidé par le motif le
 plus léger. Je reviens fouvent aux
 lieux dont on m'avoit défendu
 l'entrée , & j'éprouve qu'il en eft
 peu d'inaccessibles à l'opiniâtreté ,
 & fur-tout à l'or. Les mots *jassak* ,
 défense , *olmas* , cela ne fe peut ,
 les premiers qui retentiffent aux
 oreilles d'un Etranger , font enfin
 étouffés par la voix de l'intérêt. Ce
 fentiment plus fort même que celui
 de la crainte , m'a déjà ouvert les
 Palais des Grands , les Sanctuaires

de la Religion , ceux de la beauté où s'élevent & se vendent les jeunes filles destinées à faire l'ornement des Harems , tous lieux que n'a jamais vus le commun des voyageurs. Quelquefois le hasard & l'hospitalité naturelle aux Orientaux , viennent au-devant de ma curiosité ; mais on sent bien que de pareils hasards ne sont que pour ceux qui savent les chercher.

Revenant hier assez tard par le chemin qui conduit de Kiaght-hane à l'Ok-Maidan , je passai près d'un jardin qui sembloit être illuminé pour une fête ; un jeune homme bien mis se tenoit près de la porte , & s'adressant aux passants , leur répé-

toit cette phrase : Hommes de toutes les nations & de toutes les croyances, le Seigneur Ali vous invite à prendre part à sa joie, il vient de faire circoncire son fils, J'entrai, & m'étant fait présenter au Seigneur Ali, nous n'eûmes pas de peine à nous reconnoître pour nous être vus à Koczim, où il avoit alors la charge de Tefterdant. Cette reconnoissance parut lui faire autant de plaisir qu'à moi. Il m'entretint quelque temps fort affectueusement ; puis un de ses Tchihadars étant venu lui parler à l'oreille, il me dit : je suis obligé de vous quitter pour aller recevoir le frere du Vizir & plusieurs autres

personnages considérables qui me font l'honneur d'assister aux fêtes que je donne aujourd'hui ; mais voici quelqu'un qui vous placera de maniere à vous faire voir commodément tous les spectacles qui en font partie. Je le remerciai & suivis son Tchiohadart dans une partie du jardin, où l'on avoit tendu un riche pavillon : le fond en étoit occupé par une estrade où étoit placé le nouveau circoncis avec soixante autres enfants qu'Alî Efendi avoit fait circoncire & habiller à ses frais ; vis-à-vis étoit un orchestre nombreux ; des jeunes garçons déguifés en filles exécutoient une danse qui représentoit les

différentes nuances des plaisirs : leurs mouvements d'abord doux & modérés, devenoient successivement plus vifs, & finissoient par des vibrations que l'œil avoit peine à suivre ; l'intention en étoit rendue de maniere à ne pouvoir s'y méprendre ; seulement ils y mettoient une souplesse qui n'est pas dans la nature, & ne peut être que le fruit d'un long exercice ; des bouffons se tenoient à côté des danseurs, les imitant gauchement, & désignant avec précision l'impuissance de les imiter mieux. Tels sont les tableaux que l'on offre ici aux regards de l'enfance ; il ne faut donc pas s'étonner si, blasés dès l'âge le plus

rendre sur ce que la volupté a de plus incitant , les Orientaux cherchent quelquefois hors de la nature des plaisirs criminels & de nouveaux dégoûts. Mais tout cela n'est rien encore , auprès de ce qui se passe tous les jours dans les Mayhané. On appelle ainsi les maisons où se vend la liqueur à laquelle la défense du Prophete semble ajouter un nouveau charme. Elles sont dans des lieux retirés où l'on n'entre que par des défilés obscurs & des especes de chattieres ; enfin l'on est introduit dans des cours intérieures ornées de parterres , de volieres & de jets d'eau ; mais ce qui sur-tout y attire un grand nombre

bre de Musulmans , ce sont les Puschts , jeunes & beaux garçons , dont le maintien & le métier ne sont point équivoques. Ils arrivent richement habillés , suivis de joueurs d'instruments , & font le tour des tables jusqu'à ce qu'ils trouvent quelqu'un qui veuille les employer ; cet emploi consiste à verser à boire , à présenter des fleurs , à chanter & à danser ; souvent lorsqu'ils s'en acquittent bien , les convives leur couvrent le visage d'une petite monnoie d'or , que la sueur y tient attachée : mais ce métier n'est pas exempt de dangers , & demande beaucoup de conduite ; car souvent les Puschts

B

deviennent les victimes de la jalousie & de la passion qu'ils inspirent. Voilà des goûts qui doivent sans doute faire horreur, sur-tout aux femmes, à moins qu'elles n'aiment mieux regarder comme un hommage qu'on leur rend, celui que l'on adresse à des êtres qui leur ressemblent assez, pour m'avoir trompé plusieurs fois, lorsqu'ils étoient déguifés pour la danse.

Je veux, avant que de finir cette Lettre, vous parler d'une débauche d'un autre genre, fort commune ici, c'est celle de l'opium; on désigne ceux qui y sont adonnés, par le nom injurieux de *Tiriaki*, que quelques-uns se font gloire de por-

ter. Les moins aisés & les plus faibles d'entre eux, se rassemblent dans un endroit nommé Tiriak-Ciarfi : là passant continuellement de l'exaltation des sens au sommeil, & du sommeil à l'exaltation, ils abrègent volontairement leurs jours, pour pouvoir les passer dans un oubli parfait d'eux-mêmes. On dit qu'ils sont doux & paisibles, pourvu qu'on ne les réveille pas dans le moment où le sommeil leur est nécessaire, ou qu'on ne les prive point du poison lent, dont ils ne peuvent plus se passer ; car alors il n'est point d'excès dont ils ne soient capables. Après le dernier incendie de Constantino-

ple , ils se font assemblés tumultueusement pour demander que l'on commençât par rétablir leur Ciarfi , & le Grand-Seigneur le leur a tout de suite accordé.

LETTRE VI.

Le 16 , à Constantinople.

IL ne me reste plus pour vous faire connoître les amusements du peuple Turc , qu'à vous parler des Cafés. La plupart bâtis en forme de Kiosk , reçoivent l'air de tous les côtés , & sont d'une fraîcheur admirable. Ils sont le rendez-vous des oisifs de tous les états ; le Vizir ,

le Capitan Pacha & le Sultan lui-même y viennent souvent déguifés, apprendre ce que l'on pense d'eux; car le caractère & les moindres actions des gens en place, font ici, comme ailleurs, le fujet favori de toutes les conversations; d'autres fois, elles roulent fur la galanterie. Un conteur de profession rapporte l'aventure la plus nouvelle, en l'ornant de tous les agréments de l'élocution orientale; en voici une que j'entendis raconter hier dans un Café du fauxbourg de Santari, & que j'ai mise auffi-tôt par écrit; elle pourra vous donner une idée de leur maniere de s'énoncer.

Il y a environ un mois, (dit le

B 3

conteur) qu'Omar , ce riche Mol-
lah que vous connoissez tous , se
promenant sur la terrasse de sa
maison , apperçut la jeune Fatmé ,
qui venoit d'épouser le beau Cas-
sem , & en devint amoureux ; les
riches ne connoissent que l'or pour
réussir dans leurs desseins. Omar fit
venir la vieille Emina Hanem ,
fameuse intrigante , & lui déclara
l'objet de sa passion ; Emina lui re-
présenta que Cassem étoit jeune ,
amoureux & jaloux , & que Fatmé
étoit heureuse avec lui. «D'ailleurs,
» lui dit-elle, les hommes remplis
» de leurs passions, sont des voya-
» geurs altérés, ils desirerent avec
» ardeur une fontaine, & lorf-

» qu'ils l'ont trouvée, ils boivent, &
» puis lui tournent le dos : » tels
étoient les scrupules d'Emina, qui
n'en avoit jamais eu que pour son
intérêt ; mais les dons & les pro-
messes d'Omar lui prouverent qu'il
ne seroit point ingrat, & les leverent
tout-à-fait. Alors elle ne songea
plus qu'à remplir sa commission.
Les difficultés qui auroient arrêté
tout autre, servirent à son projet,
& la jalousie de Cassem, qui au-
roit effrayé une intrigante moins
adroite, fut précisément ce qui la
fit réussir. Emina prit une robe
blanche, un voile verd, un gros
chapelet, enfin tout l'équipage
d'une Hagie de la Mecque ; ainsi

déguisée , elle vint à midi frapper à
la porte de Fatmé : « Bonne & cha-
» ritable Dame , lui dit-elle , j'ai
» fait neuf fois le voyage des vil-
» les Saintes ; soixante & dix fois
» j'ai bu l'eau du puits de Zem-
» zem ; trois cents fois mes levres
» ont touché la pierre noire , &
» plus de mille fois le seuil de la
» Caaba ; dans mon dernier péle-
» rinage , j'ai fait le vœu de ne ja-
» mais manquer aux cinq prieres
» recommandées par le Prophete ;
» aujourd'hui les cris du Muezin.
» m'ont trouvée dans la rue & fort
» éloignée de ma maison ; ainsi je
» ne vous demande qu'un peu d'eau
» pour faire mon Abdest , & un

» coin de votre maison pour y
» prier en liberté ». Fatmé étoit
naturellement complaisante , elle
fit monter la vieille , lui donna
de l'eau pour ses ablutions , & le
tapis sur lequel son mari faisoit sa
priere ; la fourbe Emina la remer-
cia , fit semblant de prier , replia
le tapis & le remit à sa place ; mais
en le roulant , elle eut l'adressé d'y
glisser une piece d'étoffe riche ; elle
se retira ensuite en comblant de
bénédictions la bonne Fatmé , qui
se félicitoit d'avoir pu obliger une
personne aussi pieuse. Cependant
Cassém revint bientôt après , &
voulut aussi dire sa priere ; mais en
ouvrant son tapis , la premiere chose

qui frappa ses yeux , fut l'étoffe brillante d'or que la vieille y avoit laissée ; Cassem n'étoit pas riche , & savoit que Fatmé ne l'étoit pas assez pour faire une emplette aussi chere ; enfin , le démon de la jalousie s'empara de lui , & sans donner aucune raison à sa femme , il la conduisit chez le Cadi & la répudia. La malheureuse Fatmé se voyant abandonnée sans avoir rien à se reprocher , passa trois jours dans les pleurs ; au bout de ce temps-là , elle vit arriver la vieille qui lui dit : Ma chere Fatmé , je fais toute votre aventure , elle est triste , & Cassem n'est qu'un extravagant ; mais vous pleureriez toute

une année, que cela n'y changeroit rien, & je pense qu'il vaudroit mieux s'occuper à trouver un autre mari. Fatmé effuya ses beaux yeux, & convint de la vérité du fait ; « mais, dit-elle, je n'ai jamais connu » que Cassem que j'aimois plus que » ma vie, & je ne saurois comment » m'y prendre pour chercher un » autre époux ? c'est mon affaire, » répondit Emina, & même je me » fais fort d'en trouver un qui ne » vous déplaira pas. Votre voisin » le riche Omar, a entendu parler » de votre beauté, mais il a une » fantaisie contraire à nos usages » & à la modestie ; il veut voir sa » femme avant de l'épouser ; c'est

» à vous de vous y soumettre, si
 » cette affaire vous convient ».
 Fatmé n'avoit devant elle qu'un
 avenir assez triste, & fort peu de
 ressources ; elle résolut de se laisser
 conduire par la vieille, mais elle
 ignoroit encore que l'hypocrite est
 comme le roseau qui perce la main
 qui cherche à s'appuyer sur lui.
 Emina conduisit Fatmé chez
 Omar, qui aidé de ses efforts, n'eut
 pas de peine à triompher de la
 jeuneé pouse ; après quoi il lui fit
 un présent magnifique, & la ren-
 voya chez elle, lui promettant de
 la faire chercher le lendemain,
 avec les cérémonies accoutumées.
 Cependant la vieille étoit allé
 chez

chez Cassem , & lui avoit demandé une piece d'étoffe riche , qu'elle avoit , disoit-elle , laissée dans un tapis que sa femme lui avoit prêté pour dire sa priere. Ce peu de mots ouvrit les yeux de Cassem , & lui fit comprendre combien il avoit été injuste. Il vivoit malheureux éloigné de son épouse , & n'eut rien de plus pressé que d'aller réparer ses torts. Enfin , Fatmé vit arriver le lendemain , non les gens d'Omar , mais le beau Cassem , & malgré les richesses du Mollah , elle se crut heureuse de retrouver son époux. Cassem le fut bien davantage de retrouver sa chere Fatmé. Le riche Omar avoit contenté ses desirs ,

tous étoient redevables de leur bonheur à l'adresse de la vieille Emina Hanem; & cette aventure doit vous prouver la justesse du proverbe Persan , qui dit , ne méprisons point des gens dont le métier est de ne faire que des heureux.

LETTRE VII.

A Constantinople.

LA morale des récits orientaux n'est pas toujours aussi condamnable que dans celui qui faisoit le sujet de ma dernière Lettre. En voici un dont le fonds est historique & le

style plus élevé. J'ai donné le nom de récit à ce genre de composition, parce qu'il m'a paru répondre à celui de Hykaïn, que lui donnent les Lettres de l'Orient. J'ai cherché de même à rendre avec exactitude leurs figures & leurs expressions; & si j'y ai changé quelque chose, c'est en ôtant à leur richesse plutôt qu'en y ajoutant.

LE PROCÈS DE DRACO.

R É C I T.

DRACO, premier Dragoman de la Porte, s'étoit rendu fameux dans la Capitale des Ottomans, par la grande connois-

fance qu'il avoit acquise de la Loi Musulmane : les Commentateurs lui étoient aussi familiers que les écrits révélés aux Prophetes , & les textes de ces Ouvrages sacrés qu'il savoit citer à propos , lui donnoient dans la dispute un avantage qui ne pouvoit manquer de lui attirer des ennemis. Le plus dangereux de tous étoit le Chef Islam. Cet homme parvenu par la voie de l'intrigue , à la place éminente qu'il occupoit , s'indignoit de voir un infidèle posséder la science qu'il avoit négligé d'acquérir. Dévoré de jalousie , il alla chez le Vizir , & lui parla en ces termes : « Tout-puissant Ministre , qui
 » jouis sans partage de la faveur de
 » notre sublime Sultan , écoute les conseils de la Religion , c'est elle qui te
 » parle par ma voix. Tu as accordé ta
 » confiance à Draco , je le fais ; mais

« as-tu réfléchi que l'indulgence dont
 nous ufons envers les aveugles Chré-
 tiens, ne fauroit s'étendre sur cet
 Infidele qui connoît notre Loi & ne
 la fuit point : depuis long-temps l'Ule-
 ma est blessé de ce scandale , & moi
 qui en suis le chef & l'organe , je me
 vois obligé de te demander sa tête.
 Fais venir Draco ; demande-lui quelle
 Religion il croit la meilleure. S'il se
 décide pour la nôtre , tu l'obligeras
 de la suivre ; s'il prend le parti con-
 traire , il profere un blasphême , & mé-
 rite la mort. Le Vizir consentit , quoi-
 qu'à regret , à ce que l'on exigeoit
 de lui ».

Il fit venir son Interprete. Dragoman,
 (lui dit-il ,) « je fais que tu es égale-
 ment instruit de la Loi révélée à notre
 saint Prophete & de celle qu'Issa a
 jadis dictée à ses Sectateurs ; à laquelle

» des deux donnes-tu la préférence » ?
 Draco n'eut pas de peine à s'appercevoir
 du piège qu'on lui tendoit , & demanda
 la permission de conter l'histoire sui-
 vante.

« Lors , dit-il , que je commandois
 » au nom de Sa Hauteſſe , dans la pro-
 » vince confiée jadis à mes ſoins , quel-
 » ques-uns de ſes Sujets avoient cru
 » découvrir une mine de métaux pré-
 » cieux. Se creuſant chacun des routes
 » différentes , ils eſpéroient tous par-
 » venir un jour à ſ'en rendre les maî-
 » tres. Après un travail long & aſſidu ,
 » leurs lampes s'étoient éteintes ; mais
 » leur ardeur étoit telle , que loin de
 » ſ'en appercevoir , ils crioient encore
 » comme auparavant : c'eſt moi qui ai
 » trouvé l'or , les autres n'ont que le
 » cuivre & l'étain.

» Celui qui du haut des Cieux voit

» la fourmi dans le fond de l'abîme ,
 » & entend le bruit de ses pattes , voyoit
 » également ces malheureux dans leurs
 » souterrains obscurs. Il eût pu sans doute
 » rallumer leurs lampes éteintes ; il eût
 » pu laisser descendre sur eux quelques-
 » uns des rayons de la lumière éter-
 » nelle qui l'environne ; mais il ne l'a
 » pas fait , & s'est contenté de laisser
 » à chacun l'espérance & la sécurité qui
 » suffisoient pour assurer leur bonheur » .

Ici finit le récit de Draco ; le Vizir lui
 applaudit, & l'hypocrite sortit confondu.

LETTRE VIII.

A Constantinople.

JE ne fais trop comment vous
 trouverez les apologues des Orient.

taux ; pour moi je raffole de leur maniere , & je m'y suis essayé : les lectures que j'ai faites depuis près de deux ans , m'ont rendu si riche en pensées orientales , que je n'ai eu que la peine d'en grouper quelques-unes & de leur donner des cadres. Je suis bien sûr d'avoir réussi à conserver à mes figures leur physionomie orientale , mais je ne suis pas également sûr que cette physionomie réussisse en Occident ; c'est un point sur lequel je vous prie de me dire l'opinion des autres ; car je fais la vôtre tellement corrompue par l'indulgence , que je ne vous la demande plus. Je joins à cette Lettre un

cahier que vous voudrez bien montrer aux juges que vous m'aurez choisis.

LE SONGE DE TOMRUT.

R É C I T.

L'ANGE de la mort venoit de frapper le vieil Andbal, le plus sage des Souverains qui aient regné sur l'Indostan. Son successeur Névescha, à peine monté sur le trône, voulut repâître ses yeux du spectacle nouveau de sa puissance. Il fit ouvrir ses trésors remplis par l'économie des régnes précédents ; il fit rassembler ses armées. Bientôt il se persuada qu'elles étoient invincibles, & fit des projets de conquêtes. Déjà l'on voyoit éclater la joie tumultueuse des

gens de guerre , & le Peuple même avoit la folie de la partager. Au milieu de cette allégresse publique , le sage Tomrut paroissoit seul accablé d'une tristesse profonde. Névescha s'en aperçut , & lui en demanda la cause : « Seigneur , » (répondit le Philosophe ,) ma tristesse » n'est point digne d'occuper un inf- » tant l'attention du plus puissant Mo- » narque de l'Inde , un songe en est le » sujet ». Le Sultan voulut savoir quel étoit ce songe , & Tomrut s'expliqua en ces termes :

« Invincible Souverain de tous les » pays bornés par les deux fleuves , tu » sauras que m'étant égaré ce matin » dans les jardins qui bordent ton pa- » lais , je m'assis sur les bords du ruis- » seau charmant qui porte ses eaux dans » les endroits les plus reculés de ce sé- » jour délicieux. Là , mon esprit s'éle-

» vant par degrés , osa s'occuper de la
 » foule innombrable des vertus que l'on
 » voit briller en toi. Je te voyois avec
 » la puissance de tes peres , toute la jus-
 » tice de Nourschivan & toute la sagesse
 » de Dabschelim.

» Mais pardonne , ô Névescha ! il me
 » sembloit qu'il manquoit encore à ta
 » gloire , d'avoir fait autant de conquê-
 » tes qu'Ogouzkam ou Dhoulcarneïm.
 » Cependant les préparatifs de guerre qui
 » occupent tes soldats , me faisoient
 » espérer que bientôt l'ombre de ta
 » puissance couvriroit tout l'univers ,
 » tandis que son éclat poursuivroit l'œil
 » de l'envie jusqu'aux bornes du monde.
 » Telles étoient les rêveries où je m'étois
 » plongé , lorsque l'ange du sommeil
 » vint fermer ma paupiere.

» Alors je crus revoir le ruisseau sur
 » les bords duquel je m'étois endormi ,

» son rivage étoit ombragé de fleurs.
 » Après quelques détours dans une vallée
 » riante, il alloit porter ses eaux au sein
 » d'un lac tranquille ; je suivois des yeux
 » son cours paisible , & je fouriois à
 » cet emblème de la vie du sage , lors-
 » que par un caprice dont je ne puis
 » deviner la cause , le ruisseau sortit
 » du lit où il avoit coulé jusqu'alors ;
 » il alla joindre ses eaux aux eaux des
 » ruisseaux voisins , & devint un tor-
 » rent redoutable ; & tandis que les
 » fleurs , privées de la fraîcheur de son
 » onde, penchoient vers la terre leurs
 » têtes flétries , le torrent rompoit les
 » digues , renversoit les murailles, & les
 » débris qu'il entretenoit, accéléroient
 » sa chute.

» Cependant la foule imbécille
 » se pressoit sur ses bords , au risque
 » d'être emportée par son courant dan-

» gereux ; moi j'allai l'attendre dans la
 » plaine. Là je cherchai les traces du
 » torrent redoutable , & je ne les trouvai
 » plus ; car la terre s'étoit abreuvée de
 » ses eaux , il ne restoit de lui que la
 » mémoire des ravages qu'il avoit faits.

» O puissant Monarque de l'Inde ! ne
 » me demande plus le sujet de ma trif-
 » tesse ; tu veux ressembler à Iszkender
 » ou à Ogouz. Et qu'étoient ces Héros ?
 » que des torrents destructeurs. O fils
 » d'Andbal , s'il te faut des exemples
 » fameux , que ne fais-tu celui du sage
 » Soliman ? Il commandoit à la Nature ,
 » & ne dédaignoit ni la paix , ni les
 » plaisirs. Sa mort tranquille mérita
 » d'être comparée au profond sommeil
 » qui succede aux plaisirs trop souvent
 » répétés ; mais , toi , fils d'Andbal , tu
 » cherches la renommée , & tu ne fais
 » point qu'elle est comme l'odeur des

» aromates, qui ne se répand qu'après
» qu'ils ont été consumés ».

Le Sultan de l'Inde écouta attentivement le récit du Philosophe; mais le lendemain il fit déclarer la guerre au Sultan de la Perse. Ainsi la forêt ne s'oppose pas au souffle des zéphyr, car ce n'est pas leur haleine qui peut faire plier les cedres.

LE VOYAGE
DE FEIROUZ.

R É C I T.

FEIROUZ, riche habitant de Samarcande, revenoit des villes Saintes. Les imprécations du Prophete contre ceux qui different de s'acquitter du saint pèlerinage, paroissoient écrites en lettres

d'or , dans mille endroits de sa maison ; sur sa terrasse flottoient mille banderoles tissues par la main des filles du Chérif , & chargées par lui-même de caracteres mystérieux. Le tumulte de la joie regnoit parmi les esclaves , & le noble animal , compagnon des travaux de l'Arabe , y mêloit ses cris , & sembloit partager l'allégresse commune.

Feïrouz lui-même , retiré dans l'intérieur de son harem , se livroit aux tendres caresses de sa femme & de ses enfants. Fatmé lui disoit : « Cher Feïrouz , » que de fatigues tu as dû essuyer , que » de dangers tu as dû courir , que de belles » perles vous aurez vues dans la Mer Per- » fique , lui disoit la jeune Zilia ! Que » de plaisir vous aurez eu à faire un » aussi long voyage , disoit le petit Ruf- » tem » ! Feïrouz leur répondit : « Les » fatigues & les dangers ne m'ont point

» effrayé ; car je favois qu'ils font in-
 » séparables d'une pareille route. Les
 » perles du golfe Persique ne m'ont
 » point tenté ; car j'ai vu de près l'état
 » malheureux des plongeurs qui les ra-
 » massent ; & pour que le plaisir ne me
 » séduisît point , il me suffisoit de pen-
 » ser au linceul mortuaire que le Pro-
 » phete nous ordonne d'acquérir à la
 » Mecque , & qui est la seule chose qu'on
 » rapporte d'un aussi long voyage ». Feï-
 rouz s'amusa quelques moments à ré-
 pondre aux questions naïves de ses en-
 fans ; après quoi il leur fit en ces termes
 le récit de son pèlerinage.

« A peine sorti de l'étroit défilé qui
 » sépare les provinces du Persan d'avec
 » celles de l'Uzbek , je me trouvai dans
 » les plaines de Khorassan. D'abord je
 » me crus transporté dans un nouvel
 » univers , & tout m'y étonnoit. Mais

» bientôt je m'ennuyai des payfages
 » rians, mais peu variés, qui s'offroient
 » à ma vue. Ce pays d'ailleurs étoit sou-
 » mis à une police sévère, qui, plus
 » que tout le reste, me faisoit desirer
 » d'en sortir. Il me fallut cependant
 » remplir le temps que le Chef de la
 » caravane y avoit destiné ; mais
 » je ne saurois dire à quoi je m'y oc-
 » cupois, car cette époque de ma vie
 » s'est entièrement effacée de ma mé-
 » moire.

» Nous partîmes enfin du Khorassan
 » pour entrer dans le Sistan. Cette pro-
 » vince obéissoit au voluptueux Gau-
 » rides. Là des chœurs de Bayadières, In-
 » diennes, & de Chanteuses de Cache-
 » mire, conduisoient le Voyageur au mi-
 » lieu d'un nuage de parfums, dans des
 » maisons consacrées à la volupté. Là
 » j'oubliai bientôt le but de mon voyage,

» & je vécus dans ce pays charmant
 » comme si jamais je n'eusse dû le quitter.

» Cependant l'inflexible Chef de la
 » caravanne ne tarda pas à m'y forcer ;
 » je traversai rapidement la Province de
 » Schiraz , renommée par ses vins déli-
 » cieux ; j'y trouvai l'oubli des maux bien
 » différent du bonheur.

» Je traversai encore le Laristan , dé-
 » chiré par les factions des ambitieux
 » Attabegs. De vastes possessions m'y
 » offroient leur séduisante perspective ;
 » mais à mesure que j'avançois vers
 » elle , mon horizon s'étendoit , j'en dé-
 » couvrois d'autres , & je sentis que mes
 » desirs n'y seroient jamais satisfaits.

» Je m'embarquai sur la Mer Perfi-
 » que , favorable à ceux qui veulent
 » augmenter leurs richesses. Le linceul
 » de la Mecque me revint à l'esprit ,
 » & je ne fus point tenté de les imiter.

» Enfin j'abordai dans la Chaldée. J'y
 » vis les Mages qui depuis tant de siècles
 » y cultivent l'étude de la sagesse. Sa-
 » vants Disciples de Zoroastre, leur dis-
 » je, c'est sur le bonheur que je viens
 » vous consulter. Je fais déjà qu'il n'est
 » ni dans le Sistan, ni dans le Schiraz,
 » ni dans le Laristan, ni dans les ri-
 » ches contrées de Gomron & d'Ormuz;
 » mais où est-il donc? où faut-il le cher-
 » cher?

» Le Destouran Destour prit la parole
 » au nom de tous. Le bonheur, me
 » dit-il, est comme l'élément que nous
 » adorons, il est par-tout; mais le Voya-
 » geur égaré ne le cherche ni dans
 » l'éclair qui l'éblouit, ni dans le feu-
 » follet qui glisse sur la fange; s'il le
 » trouve, c'est dans le caillou qu'il fou-
 » loit à ses pieds ».

Ah! le beau voyage, s'écria le petit

Rustem , en interrompant son pere , &c
 quand pourrai-je en faire un semblable ?
 « Tu le feras, mon fils , lui répondit Feï-
 » rouz , tu l'as déjà commencé. La plaine
 » du Khorassan , c'est l'enfance , où tu es
 » encore ; l'inflexible chef des Péle-
 » rins , c'est le temps que rien n'arrête ,
 » & qui t'en fera bientôt sortir pour
 » te faire entrer dans la jeunesse qui fi-
 » nira à son tour. Alors si tu te rappelles
 » des leçons du Destour , si tu ne cher-
 » ches le bonheur que dans toi-même ,
 » mon but sera rempli , & je n'aurai
 » rien à desirer ».

ABDUL ET ZEILA.

R É C I T.

LES derniers rayons du soleil do-
 roient déjà le sommet des minarets de

Gazna , lorsque les femmes du Sultan Mahmoud prirent le chemin de cette Ville , après avoir passé la journée dans une de ses maisons de campagne. Les sons harmonieux des voix & des instrumens annonçoient de loin leur troupe bruyante ; l'odeur du musc & de l'ambre restoit aux lieux où elle avoit passé.

Cependant le jeune Abdul oubloit sous des buissons de roses , le Kourouk publié contre tout téméraire qui oseroit se trouver sur cette route. Déjà l'avant-garde des Eunuques approchoit des buissons qui le tenoient caché. Le danger étoit pressant. Abdul apperçut un puits , & courut s'y jeter.

Le puits n'étoit pas profond , & la chute d'Abdul fut heureuse ; mais elle effraya son cheval qui se détacha , & alla porter le désordre dans la troupe des Sultanes. Zeila , la plus belle d'entre

elles, ne fut plus maîtresse du sien. Il s'emporta, s'abattit auprès du puits, & Zeila tomba évanouie entre les bras d'Abdul.

Le puits sans être profond, étoit obscur & tortueux; les Eunuques résolurent de le sonder: ils défirerent leurs turbans, les lierent ensemble, attachèrent une pierre au bout & l'y laisserent aller. Abdul qui avoit entendu leurs discours, saisit la pierre, & tirant doucement les turbans, fit croire aux Eunuques que le puits n'avoit point de fond. Ils se retirèrent fort affligés, & allèrent porter cette nouvelle au Sultan.

Abdul s'étoit déjà apperçu que l'endroit où il se trouvoit n'étoit point un puits, mais un souterrain spacieux. Il fut assez heureux pour en trouver l'issue, prit Zeila dans ses bras, & l'emporta chez lui sans obstacle; car la nuit favorisoit

La retraite. Zeila revenue de son évanes-
cissement, fut bien surprise de se trou-
ver dans les bras d'Abdul ; mais le plai-
sir succéda bientôt à l'étonnement , car
jamais elle n'avoit vu de plus beau jeune
homme.

Abdul avoit fait préparer une table
couverte de forbets délicieux ; déjà l'en-
fant de la grappe s'unissoit dans leurs
coupes à la fille des nuées ; l'amour étoit
dans leurs yeux , les doux propos dans
leurs bouches. Abdul déjà crut un inf-
tant avoir goûté par avance les plaisirs
du Gehennet.

Ensuite Zeila prit un luth , & chanta
ces couplets d'un Poëte connu.

- « Le sombre Océan entoure l'Univers ;
» Les flots y reposent sur les flots ,
» Sur ces flots reposent les nuages ;
» Cet abîme obscur est l'avenir ;

- » Mais le présent est certain ;
 » C'est de lui qu'il faut jouir.
 » Vois l'Anka (1) qui s'élançe de dessus
 » les rochers de Kaf ;
 » Il secoue la poussiere de ses ailes , &
 » se perd dans la nue.
 » On le dit immortel ;
 » Mais son fort n'en est pas mieux
 » connu.
 » Le présent seul est certain ;
 » C'est de lui qu'il faut jouir.
 » Ton visage est brillant comme le
 » jour ,
 » Tes cheveux sont sombres comme la
 » nuit ;

(1) L'Anka est un oiseau fabuleux de la Mythologie Persienne. Il se prend quelquefois allégoriquement pour l'ame. On trouvera ces Couplets dans l'Ouvrage de Jones , intitulé : *Specimen Poeseos Asiaticæ* , ainsi que la plupart des pensées répandues dans ce dernier récit.

- » Ta bouche a les couleurs de l'Aurore ;
- » Mais l'Aurore est passagere :
- » Les plus brillantes journées passent
» plus rapidement que les autres ,
- » Les plus heureuses nuits ne le sont que
» par instants :
- » Le présent seul est certain ;
- » C'est de lui qu'il faut jouir ».

Le soleil élevé sur l'horizon, revoit déjà son image dans les eaux de l'Indus, lorsqu'Abdul sortit de table, en répétant entre ses dents: le présent seul est certain, c'est de lui qu'il faut jouir.

Il alla au Basard, vendit tout son bien, qui consistoit en marchandises, loua des esclaves, acheta des habits superbes, des parfums rares, des vases précieux, & courut les offrir à sa nouvelle maîtresse.

Le huitieme jour il l'aborda d'un air

D

triste, & lui dit : « Chere amante, je
 » n'ai que trop profité de tes leçons ;
 » mes biens sont dissipés, pourras-tu ja-
 » mais te résoudre à partager mon in-
 » digence ? Zeila élevée dans le luxe du
 » ferrail, fut effrayée de cette idée. Elle
 » s'étoit d'ailleurs apperçue que la jeu-
 » nesse d'Abdul n'étoit pas moins épuisée
 » que ses trésors. Après un instant de
 » réverie, elle écrivit un billet, le ca-
 » cheta, le remit à Abdul & lui dit » . . .
 Nous ne sommes pas encore aussi près
 de l'indigence que tu le crois. « Vas au
 » ferrail, demande le chef des Eunu-
 » ques, remets-lui ce papier, & sur
 » toutes choses garde-toi de l'ouvrir ».

Abdul baïsa le billet, la main qui le
 lui donnoit, la bouche qui lui dictoit
 ses ordres, & prit la route du ferrail ;
 mais à peine eut-il fait quelques pas dans
 la rue, qu'il fut violemment tenté de

lire cet écrit, qui devoit le sauver des horreurs de la misere. La défense de Zeila ne faisoit qu'augmenter sa curiosité. Il l'ouvrit enfin, & voici ce qu'il y trouva.

« Fidele Mouafac, ta bienfaitrice vit
 » encore. Celui qui te remettra cette
 » lettre, lui a sauvé la vie, & lui fait
 » goûter depuis huit jours des plaisirs
 » semblables à ceux que tu lui as pro-
 » curés tant de fois; songe à la faire
 » rentrer au ferrail, & assure-toi de la dis-
 » crétion de ce jeune homme, comme tu
 » t'es assuré de la discrétion des autres ».

Je laisse à penser quel fut l'étonnement d'Abdul. Il lut & relut plusieurs fois ce fatal billet, sans vouloir en croire à ses yeux. Enfin il sortit de Gazna décidé à n'y jamais rentrer. Il passa la nuit dans un bois, à se plaindre de la perfidie de Zeila, & le matin il se joignit à une

caravanne de Marchands de Bagdad.

Arrivé à une journée de cette Ville, il quitta la caravanne, s'enfonça dans un désert, résolu d'y passer sa vie, se nourrissant de fruits sauvages, de racines, fuyant la société des hommes, & surtout celle des femmes. La vie qu'il menoit le fit bientôt passer pour un Saint, lui attira le respect des peuples, & remplit de sa renommée la résidence des Califes.

Leur trône étoit alors occupé par Carderbillah, fils d'Ishac, fils de Moc-tader. Ce Prince avoit un fils nommé Caïm, qui étoit l'objet unique de ses plus tendres affections : Cader connoissant tout le prix d'une bonne éducation, cherchoit depuis long-temps un homme sage & éclairé qui pût diriger celle du jeune Caïm : il rassembloit à cet effet tout ce que l'Islamisme avoit de gens

renommés par leur piété, leur science ou leur vertu. Abdul fut de ce nombre.

Ce n'étoit plus le temps où le Lieutenant du Prophete couchoit sur les degrés de la Mosquée, pour être le premier à la priere du matin. Le faste avoit pris la place de la simplicité; le Calife se cachoit à tous les yeux, peu de ses courtisans étoient admis à le voir. Les autres se contentoient de baiser le rideau qui fermoit la salle du Divan. Abdul amené devant lui, demeura interdit à la vue de tout l'éclat qui l'entournoit.

« Approche, jeune solitaire, lui dit
 » Cader, & rassure-toi; dis-nous com-
 » ment la présence des Souverains de la
 » terre peut intimider le Religieux ac-
 » coutumé à la présence du Monarque
 » des Cieux? Sublime Commandeur des
 » croyants (répondit Abdul un peu re-

» venu à lui-même) ne t'en étonne
 » point , & que l'esprit de vérité qui
 » l'inspire , ne te fasse point dédaigner
 » le récit que je vais faire.

» Une goutte d'eau échappée à la nue,
 » tomba un jour dans la mer. Effrayée
 » d'abord de l'immensité de l'élément
 » dans lequel le sort l'avoit jetée , elle
 » perdit l'usage de ses facultés ; mais
 » une coquille la reçut dans son sein ,
 » la nourrit , la protégea , & cette
 » goutte d'eau est devenue dans la suite
 » la perle qui orne le diadème de ta
 » Hauteffe.

» Cet apologue ne déplut point au
 » Prince des fideles : (Abdul, lui dit-il)
 » je desire que tu prennes soin de l'édu-
 » cation de mon fils ; veux-tu quitter
 » ton désert & vivre à ma Cour ? Abdul
 » répondit : Seigneur , tes desirs sont
 » des ordres ; mais un Hermite est peu

» fait pour elle, & la faveur des Princes
 » est une toile qu'un Peintre a remplie ;
 » on ne sauroit y placer une figure,
 » sans en effacer une autre.

» Je t'entends (reprit Cader) tu
 » crains pour mon fils le commerce des
 » flatteurs ; hé bien, je consens à ce que
 » tu l'amenes dans ta solitude. Auras-tu
 » encore quelque apologue à opposer à
 » mes volontés ? Abdul n'en eut point ;
 » car il savoit que lorsqu'un Prince
 » croit avoir bien entendu, il n'est pas
 » prudent de vouloir lui prouver le
 » contraire ».

De retour dans son désert, Abdul ne s'occupait plus qu'à donner à son élève les leçons & l'exemple de toutes les vertus. Il lui apprenoit quels seroient un jour ses devoirs, comme Lieutenant du Prophète sur la terre, comme médiateur des Puissances de l'Asie, comme Souverain de Bagdad.

« Mais (ajoutoit-il) ce n'est pas tout
 » que de faire des heureux ; il faut l'être
 » toi-même. Pour y parvenir , apprends
 » à te défier des femmes ; l'ivresse
 » qu'elles inspirent , est bien plus dan-
 » gereuse que celle que nous défend le
 » Prophete. Le seul moyen de s'en ga-
 » rantir , est de n'avoir pour elles d'autre
 » sentiment que celui de l'indifférence
 » la plus parfaite.

» Ces leçons souvent répétées , pro-
 » duisirent sur le jeune Prince l'effet
 » qu'Abdul en attendoit. Un jour que
 » la chasse des gazelles l'avoit conduit
 » sur le chemin de la Mecque , il ap-
 » perçut une troupe de Carmathes , oc-
 » cupés à piller une caravane de Péle-
 » rins. Il fondit aussi-tôt sur ces impies
 » avec les gens qui l'accompagnoient ,
 » & n'eut pas de peine à les mettre en
 » déroute. Encouragé par ce succès ,

» Caïm voulut poursuivre les fuyards, &
» fut légèrement blessé d'un coup de
» fleche ».

Il entendit en même-temps un cri perçant, se retourna & vit une femme qui lui tendoit les bras ; mais il ne daigna pas l'aborder, rassembla les chefs de la caravane, les remit sur leur chemin, prit congé d'eux, & partit sans regarder seulement derriere lui.

Cette femme que dédaignoit Caïm, étoit Azéma, fille chérie du Sultan Mahmoud, & la plus belle Princesse de l'Orient ; elle revenoit des Villes Saintes ; ses yeux pendant le combat n'avoient point quitté Caïm, & son cœur s'étoit donné à lui ; elle feignit d'avoir besoin de repos, fit tendre ses pavillons sur le champ de bataille, y passa trois jours, apprit que Caïm étoit fils du Calife, & partit pour Gazna,

avec quelque espérance dans le cœur.

Mais le mal qui la minoit , ne la quitta point , & la tristesse la faisoit dépérir ; Mahmoud s'en apperçut , la pressa , & en obtint l'aveu de son amour. Ce tendre pere ne favoit lui rien refuser. Il fit aussi-tôt partir pour Bagdad son Vizir Meimendi , chargé d'offrir au fils de Cader la main d'Azéma , avec la moitié des richesses de l'Inde.

Meimendi revint au bout de deux mois , se prosterna treize fois devant Mahmoud sans oser proférer une parole. Le Sultan comprit ce silence , « sans » doute (lui dit-il) tu n'as rien que de » sinistre à m'annoncer ». Le Vizir répondit : « Seigneur , le Ciel a frappé » d'aveuglement le Calife de Bagdad. » Cet insensé refuse l'alliance du fils de » Sebektheghin. Il dit que Caïn hait les » femmes , & qu'il a juré de ne se ma-

» rier que lorsqu'Abdul lui en aura
» donné l'exemple ».

Et quel est cet Abdul? (demanda le Sultan) « c'est, reprit le Vizir, un vil ré-
» fugié de Gazna, qu'on lui a donné
» pour instituteur ». Le conquérant des Indes sortit indigné de la salle du Divan, s'enferma pendant trois jours, & le quatrième on fit des préparatifs de guerre; mais pour cette fois ils se trouverent inutiles. Un jour Abdul rêvant profondément à l'amertume dont ses premiers plaisirs avoient été suivis, vit entrer une femme voilée, qui vint se jeter à ses genoux : Sage & savant
» Hermite (lui dit-elle) tu vois ici la plus malheureuse des femmes. J'avois un amant, je l'ai trahi. Il m'avoit sacrifié sa fortune. Il avoit exposé ses jours pour sauver les miens, & j'ai causé sa mort. Sans doute il n'est plus; mais mes re-

mords l'ont vengé. Ils me poursuivent sans cesse. Si tu fais quelque moyen pour m'en délivrer, apprends-le-moi; sinon laisse-moi mourir à tes pieds ».

L'inconnue laissa tomber son voile : Abdul reconnut Zeila. « O Zeila ! (s'écria-t-il) Zeila ! tu m'es enfin rendue ! je fais bien que ton ame n'est pas faite pour la mienne ; mais mon cœur flétri par la douleur, ne sauroit résister au souvenir du bonheur que tu lui a fais connoître ».

Azéma étoit venue à Bagdad avec Zeila ; cachée derriere un rideau avec Cader & Caïm ; elle y attendoit le succès des négociations de son artificieuse compagne. Abdul reçut leurs compliments. Caïm se souvint de sa promesse. Les Peuples de Gazna ne massacrerent point ceux de Bagdad.

Mortel, retiens mes leçons ; le bonheur
n'est

n'est point fait pour toi. Mais si, comme Abdul, tu peux entrevoir son image, empresse-toi de la saisir; car tu marches avec sécurité, & la pierre de ton sépulcre presse la plante de tes pieds.

LETTRE IX.

Constantinople.

JE reviens dans ce moment chez moi, fort content d'une visite que j'ai faite au principal Teket, des Dervis Merlevi. Leur Supérieur m'a reçu dans une chambre qui n'étoit séparée que par une simple toile de celle de ses femmes; il m'a quitté un instant pour passer chez elles, & leur ordonner de chanter.

E

« Les voix des femmes, m'a-t-il dit en rentrant, réjouissent le cœur, & ce monde est un monde de fumée, où il ne faut songer qu'à se réjouir ». L'heure de la priere étant venue, les Dervis se rassemblèrent chez lui, il se mit à leur tête & prit le chemin de la Mosquée ; l'un des plus jeunes se détacha de la troupe & me conduisit à une fenêtre, d'où je pus voir leurs dévotions, qui sont aussi gaies que leur morale : elles commencent par une musique douce, toute en sémi-tons, dont la mesure lente & l'harmonie mélancolique semblent plonger les Dervis dans de saintes méditations. Ensuite la musique devient plus vive.

Les Dervis se levent tous à la fois ,
se prosternent devant le Supérieur ,
& puis tournent sur la pointe du
pied droit avec une rapidité ex-
trême , & leur jupon plissé , qui
s'étend en cercle autour d'eux ,
leur donne beaucoup de ressem-
blance avec des toupies.

J'avois été hier jusqu'à l'extré-
mité du fauxbourg de Santari , pour
y voir les cérémonies religieuses
des Dervis Rufai. Ils ont commencé
par se mettre en rond , & chanter
à l'oreille les uns des autres ; ensuite
ils se sont agités en différens sens
avec une violence extrême , en ré-
pétant ces mots-là : Illah , hou hou.
Après quatre heures d'un pareil

exercice , ils sembloient être tombés dans une démence qui ne m'a pas paru entièrement jouée. Les uns se jettoient à terre & frappaient de la tête contre les murs , d'autres écumoient , prenoient des convulsions , & s'écrioient qu'ils voyoient le Prophete. Enfin , l'on a apporté des crochets de fer rougis sous nos yeux. Les plus fervents se sont jetés dessus , & les ont tenus dans la bouche jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement éteints. La cérémonie a fini par quelques miracles , que le Supérieur a faits en touchant des malades & des estropiés.

On pourroit croire en lisant ceci , que les Rufais ont calqué leur dé-

votion sur celles des Convulsionnaires de Saint-Médard. Il est certain cependant qu'ils n'en ont jamais eu connoissance. Mais tel est le caractère de la superstition. Si notre œil perd quelquefois sa trace dans les courbes excentriques que l'imagination lui fait décrire, bornée comme l'imagination elle-même, nous la revoyons bientôt rentrer dans les mêmes cercles, & tangente aux mêmes points.

LET T R E X.

Le 28, à Constan

J'AI employé deux lettres à vous parler de

des Turcs , parce que j'ai cru qu'un peuple s'y peignoit mieux que dans toutes les autres circonstances de sa vie privée. Je ne vous ai point parlé de leurs mœurs & de leur caractère national , parce que je remettois ce sujet à des temps où un plus long séjour m'auroit mis à portée de m'en instruire davantage ; mais je pars dès ce soir , & je ne saurois me résoudre à quitter ce pays , sans essayer au moins de vous inspirer quelque intérêt pour le peuple qui l'habite. Les Turcs , jadis féroces & guerriers , paroissent enfin être revenus à cette humeur douce & tranquille qui distingue les nations de l'Asie. L'esprit de paix qui

défend aux Bramines d'attenter à la vie des animaux, semble inspirer également l'habitant du Bosphore. Vous aurez fans doute entendu parler du soin qu'on prend à Constantinople, des chiens & des chats qui peuplent les rues de cette ville. Mais ces animaux ne font pas les seuls qui aient droit aux libéralités des Turcs. Un nombre infini de tourterelles & de ramiers qui habitent librement tous les toits, vont au-devant des barques chargées de grains, & ont l'air d'y exiger avec hauteur leur droit, fixé généralement à une mesure par sac. Les oiseaux aquatiques, dont le canal est couvert, se détournent à

peine quand la rame est prête à les toucher , & leurs nids sont respectés , même des enfants , qui feroient par-tout ailleurs leurs ennemis naturels. Enfin la confiance mutuelle rétablie entre l'homme & les animaux , semble ramener quelquefois l'observateur à l'enfance de la nature ; mais ce qui achevera sans doute de vous gagner en faveur des Turcs , c'est leur respect pour les arbres ; les couper est un crime énorme , qui fait murmurer tout le voisinage , aussi n'est-il rien qu'on ne fasse pour l'éviter. Souvent j'ai vu des boutiques bâties autour d'un grand platane , qui sortoit par le toit & le couvroit de son feuil-

lage, ou des mu
des branches, qu'on
se résoudre à retrancher.
arbres sont la plupart e
d'une terrasse qui sert à cou
leurs racines. Les jeunes ont des
abris de nattes, & cela dans des
terreins qui n'appartiennent à per-
sonne.

Un autre point sur lequel les
Turcs paroissent, au premier coup-
d'œil, se rapprocher des autres
Nations de l'Orient, est leur goût
pour le faste. Les promenades du
Grand-Seigneur sur l'eau, sa mar-
che à la Mosquée, le départ de la
caravane de la Mecque, sont au-
tant de spectacles pompeux, qu'il

E 5

réveiller
l'indifférence. Mais il
ce faste est plutôt
de simple d'étiquette que de
qui n'y est pas obligé par
, se garde de l'afficher. Le
plus riche n'habite qu'une maison
dont les dehors annoncent à peine
l'aifance, & réserve le luxe pour
l'appartement de ses femmes, qui,
à leur tour, ne se parent que pour
lui. Leur maxime est qu'il faut
jouir, & non paroître jouir. De-là
cette Philosophie si douce, qu'on
ne retrouve que dans les écrits des
Orientaux, qui ne s'exprime point
par des paradoxes brillants, mais
par des apologues d'une vérité frap-

pante, & paroît chercher plutôt à s'épancher qu'à se répandre. La Poésie n'y est employée qu'à ramener sans cesse à la nature, par des objets de comparaison choisis entre ses plus belles productions. L'allégorie inventée dans l'Orient pour mettre la pensée à l'abri des premières fureurs du despotisme, y reparoît sans cesse avec la richesse de la plante ressemée sur son sol natal, & la morale se cachant sous ses traits, n'y prêche que le mépris des grandeurs, le bonheur de la vie privée, & sur-tout le repos; car l'Apôtre du repos est toujours sûr de se faire écouter dans l'Orient; rien ne le prouve mieux

que les environs de Constantinople. Le nom même de promenade y est inconnu , mais on y trouve une foule de reposoirs charmants : ce sont de petites terrasses de maçonnerie , placées dans quelque site heureux , à l'ombre d'un immense platane ; tout auprès est une fontaine , un âtre à faire le café , & un michrab pour y dire sa priere. Une inscription apprend qu'ils ont été construits aux frais d'un charitable Musulman , qui a voulu que son nom soit béni à l'avenir par ceux qui viendroient s'y reposer. C'est aussi là que l'Habitant de Constantinople vient étendre ses tapis & ses sofas , & jouissant en silence des

beautés de la Nature qui l'environne, il y passe des journées entières, plongé dans ces douces rêveries, dont le charme ignoré des esprits actifs, est si connu des ames contemplatives.

Le 28 Juin, en Mer.

DÉJA je suis à bord de la Sainte-Anne, Corvette Françoisse qui doit me porter à Alexandrie. Votre pensée doit me suivre désormais au travers des sables brûlants de l'Afrique. Il est juste de l'arrêter encore un instant sur les rivages délicieux que je suis peut-être destiné à ne plus revoir. L'espece d'enchantement que j'éprouvai en

les voyant pour la première fois, m'avoit empêché de les décrire, & je les quitte sans que le prestige soit entièrement dissipé. Mais tandis que je veux vous les peindre, la vitesse avec laquelle nous nous en éloignons, m'en ôte la possibilité. Déjà je ne vois plus ce bassin superbe, toujours couvert de voiles aussi légères que le vent qui les enfle. Je ne vois plus l'amphithéâtre qui l'entoure, les minarets qui le couronnent, les murs imposants de ce ferrail, qui a vu tomber tant de têtes, & gémir tant de beautés; enfin la vue n'a plus pour se reposer, que de vastes cimetières. Là, entre les ronces & les cyprès, s'éle-

vent des milliers de tombeaux qui entourent la Ville, & servent de cadre au tableau magnifique dont j'ai voulu seulement indiquer quelques traits. Déjà hors de la portée de mes yeux, il se représente encore à mon imagination; mais lorsqu'il s'agit de décrire, l'imagination est pour les voyageurs un guide trop dangereux, & la raison m'avertit de finir. Adieu, le vent est favorable, & nous espérons nous rendre dans peu aux Dardanelles, où j'aurai soin de faire remettre cette Lettre.



L E T T R E X I.

Le 30, aux Dardanelles.

NO T R E navigation sur la Mer-Blanche a été lente, mais agréable. Nous jouissons toujours de la vue des Isles de Marmara, & des côtes de l'Europe & de l'Asie, qui, quoique moins pittoresques que vers le canal, ont un genre de beauté plus simple, mais qui plairoit davantage à beaucoup de monde. Nous venons de jeter l'ancre auprès d'un joli village; il ne consiste qu'en une Mosquée, un café & quelques maisons de campagne, bâtis

de la maniere du monde la plus agréable. Malheureusement nous devons nous contenter de la vue de ce pays; car la peste qui commençoit déjà à se déclarer à Constantinople, lorsque nous en sommes partis, fait ici des ravages affreux, ainsi que dans tout l'Archipel. Nous avons pris la résolution de ne point communiquer avec les Habitants; mais nous ne sommes pas encore tout-à-fait hors de danger, car les Douaniers Turcs veulent absolument venir demain à bord, & ne peuvent pas comprendre que la peste soit une raison de se garder.

Le 2 Juillet , aux Dardanelles.

..... Juvat ire ,
 Et Doïca Castra videre litusque relictum.
 Hic Dolopum manus hic sævus tendebat
 Achilles.

JE viens de les voir ces lieux
 où campoit la troupe des Dolopes,
 & celle du cruel Achille, ainsi que
 le village où jadis étoit Troye.
 On dit que les paysans Grecs, qui
 l'habitent, savent tous qu'il y a eu
 là une grande Ville détruite pour
 l'amour d'une femme, mais c'est
 ce que je ne saurois vous assurer ;
 car tout ce que je vous dis là, je
 ne l'ai vu que de mon vaisseau.
 Nous avons passé toute la matinée
 à louvoyer dans le canal de Téné-

dos, où nous avons trouvé, non les flottes de Ménélas & d'Agamemnon, mais une Escadre Espagnole, qui alloit porter à Constantinople les présents destinés au Grand Seigneur. Voilà, comme vous voyez, une journée commencée d'une manière brillante; elle n'a pas fini de même. Nous avons été accueillis sur le soir par une bourasque, qui nous a obligé de rentrer dans le canal, avec nos voiles déchirées & nos agrêts en assez mauvais état.

Le 3, en Mer.

APRÈS avoir passé la matinée à remédier aux dommages de la veille, nous avons mis à la voile

vers les onze heures , & profitant d'un vent frais de Nord-est , nous nous sommes trouvés , à l'entrée de la nuit , hors du canal qui sépare l'Isle de Lesbos d'avec les côtes de l'Asie mineure. Me promenant sur le gaillard avec le Capitaine , nous entendîmes une voix que nous jugeâmes d'abord venir de quelque bateau que l'obscurité nous empêchoit d'appercevoir. Mais la voix s'affoiblissant peu-à-peu , & semblant demander du secours , on jugea que c'étoit un homme qui se noyoit. Le Capitaine fit aussitôt virer de bord , & mettre le canot à la mer. On trouva effectivement un Turc qui se tenoit à trois plan-

ches qu'il avoit liées avec son turban. On l'a mis auprès du feu, & l'on a cherché à savoir les détails de son aventure ; mais la joie qu'il avoit de se voir hors de danger, lui ôtoit presque l'usage de la raison, & ses discours n'avoient aucune suite. Bientôt après il s'est endormi d'un profond sommeil, provenant sans doute de l'épuisement de ses forces ; s'il se trouve demain en état de contenter notre curiosité, je ne manquerai pas de vous faire part de son récit ; mais ce que je ne saurois vous faire partager, c'est le plaisir que cette aventure m'a fait, car il faut l'avoir éprouvé, pour pouvoir le comprendre.

Le 4 , à Cazdaly.

NOTRE Turc s'est éveillé ce matin assez bien portant. Les premières paroles qu'il a proférées, ont été des transports de reconnoissance envers notre Capitaine, dont il vouloit, disoit - il, se faire l'esclave, pour s'acquitter envers lui. Cet homme s'appelle Ahmed, il est au service de l'Aga d'une petite ville de la côte, appelée Bayram-Calafi. Il s'étoit mis le matin sur une barque du pays, pour traverser le Golfe de Cazdaly: la barque avoit été renversée par un coup de vent, & de huit hommes qui s'y trouvoient, les uns s'étoient d'abord noyés, d'au-

tres avoient faisi des planches ,
mais Ahmed ne savoit pas ce qu'ils
étoient devenus. Quant à lui, il avoit
eu l'adrefse de lier trois planches avec
fon turban , & de se débarrasser du
reste de ses vêtements , & cela tout
en nageant. Un Grec qui avoit
une bourse pleine d'or pendue à son
cou, la lui avoit offerte pour une
de ses planches, qu'il avoit refusée.
Sur le midi, deux barques de Grecs
avoient passé assez près de lui sans
vouloir le secourir. Pendant toute
la journée , beaucoup de marsouins
avoient joué autour de lui , & lui
avoient fait grande peur, mais point
de mal. Enfin lorsque nous l'avons
rencontré, il étoit dans l'eau de-

puis plus de quatorze heures. Le froid l'avoit tellement faisi, qu'il n'avoit plus la force de tenir ses planches, & il nous a assuré qu'un quart-d'heure plus tard, il auroit infailliblement péri. Ainsi vous jugez aisément combien nous devons nous féliciter de nous être trouvés là si à propos.

Le Golfe de Cazdaly est une très-belle plage, située au pied du Mont Ida. Nous devons y charger des bois de charpente pour Alexandrie; car ce pays est, comme autrefois, fameux par ses forêts. Les Marchands qui en avoient à vendre, sont venus en barque au-devant de nous, pour obtenir la préférence.

Quelques-uns

Quelques-uns étoient de la connoissance de notre Ahmed , & leurs bénédictions nous ont accompagné jusqu'au port.

Autre événement. Un brigantin de fort mauvaise mine , vient de mouiller dans une calangue assez proche de nous. Comme l'Archipel est à présent plein de forbans , nous pensons que ce pourroit en être un , & nous comptons passer la nuit sous les armes.

Le 5 , à Cazdaly.

Nous avons été reconnoître ce matin l'armement qui nous avoit donné l'alarme hier au soir. Il s'est trouvé que ce n'est qu'un François chargé d'esclaves pour Constanti-

F

nople, dont le bâtiment construit pendant la guerre, par des corsaires Mahonnois, nous paroissoit suspect à très-juste titre. Adieu, je ferme ma lettre; mais elle doit être remise à un messager Turc, payé d'avance, & je crains qu'elle ne vous parvienne pas.

LET T R E X I I .

Le 18, à Cazdaly.

JE vous ai dit que l'endroit où nous sommes depuis quinze jours, est une belle plage, située au pied du Mont Ida, dont les forêts s'étendent jusqu'à la mer. Au milieu de

cette contrée sauvage font quelques jardins , dont la culture est assez soignée pour le pays. C'est dans l'un d'eux que j'avois établi ma demeure : un berceau de treille adossé contre une cabane, forme tout mon appartement. A quelque distance est une petite riviere , sur laquelle on a jetté des planches & bâti un café, où l'air est toujours rafraîchi par l'eau , qui coule sous le plancher , & par l'ombre d'un grand platane , dont le feuillage sert de toit. C'est-là que se tiennent une fois la semaine des marchés, où se rassemblent tous les Habitants des environs ; de l'autre côté de la riviere sont deux autres platanes, dont l'un sert d'abri aux voya-

geurs, l'autre aux chameaux ; ils sont assez grands pour couvrir toute une caravane. Les Habitants nous en avoient d'abord imposé par leur air fier & les armes dont ils sont couverts ; mais nous avons bientôt reconnu que c'étoit le peuple le plus doux de la Turquie. J'ai profité de cette découverte pour me perdre à plaisir dans les vallons & les forêts de l'Ida ; les beautés de la Nature, quoique répandues avec profusion, n'étoient pas les seuls charmes qui m'y retenoient. J'y voyois les champs où l'heureux Pâris avoit gardé ses troupeaux ; les cedres qu'Hector balançoit dans ses mains ; le laurier qui a conservé ici le nom de Daphné,



& toutes ces choses faisoient revivre en moi l'idée de l'antiquité, mieux que n'eussent fait des marbres & des colonnes. Enfin c'est aujourd'hui que nous quittons ce séjour, mais ce ne sera pas sans regrets, au moins de ma part, car j'y étois heureux, de ce bonheur tranquille qu'on goûte à se rapprocher de la Nature. On n'attend plus pour mettre à la voile, qu'un Cadi des environs qui va à la Mecque, & doit s'embarquer avec nous.

Le 20., en Mer.

Nous avons passé cette nuit entre les Isles Mosconis & l'Isle de Lesbos, fameuses pour avoir donné naissance à Sapho, & à ce genre

F 3

d'amour que les Dames Turques ont depuis renouvelé des Grecques. Vers le midi, nous avons passé entre Chio & le port de Cizmé, si fatal à la marine Ottomane. Nous y avons trouvé l'Escadre du Capitain Pacha, à qui cette vue ne devoit pas donner des souvenirs bien agréables.

Le 20, en Mer.

SI vous voulez me suivre sur les côtes de l'Archipel, il vous faudra d'abord passer entre Samo & Nicari, ensuite entre Nacri & Gatoussi, enfin dans l'Isle de Cos, où nous arriverons dans un moment. Il n'est pas sûr que nous y descendions, car peut-être la peste y regne,

comme dans les autres Isles. Mais cette lettre sera toujours remise au Consul de France, & j'espere qu'elle vous parviendra.

LETTRE XIII.

Le 16 Aout, à Alexandrie.

LA peste étoit très-forte dans l'Isle de Cos, presque toute la maison du Consul en étoit morte : ainsi vous jugez bien que nous nous sommes gardé d'aller à terre, & que nous avons continué notre route. Le lendemain 21 Juillet, nous avons rangé de très-près la ville de Rhodes : j'y ai ressenti le premier

accès d'une fièvre , qui m'a rendu si foible , que vingt-quatre heures après je ne pouvois plus quitter mon lit ; bientôt le Chevalier Kownacki s'est trouvé atteint de la même maladie ; ensuite tous mes domestiques & un Missionnaire qui s'étoient joints à nous , se sont trouvés dans le même état. J'ignore absolument tout ce qui s'est passé pendant mon voyage de Rhodes à Alexandrie. Arrivé devant cette ville , je n'avois pas la force de monter sur le gaillard , & je me suis traîné à la proue ; mais au lieu de voir le port , ma foiblesse ne m'a laissé appercevoir qu'un nuage blanc , & j'ai regagné mon lit , avec assez de peine. J'ai

quitté le vaisseau au bruit du canon qu'on tiroit pour me faire honneur, & qui m'a rompu la tête au point de me faire évanouir. Venu dans la maison du Consul, j'ai appris que ces environs délicieux du Mont Ida, dont je vous ai dit tant de bien, sont situés sous le climat le plus perfide. J'y avois passé quinze nuits en plein air, c'est plus qu'il n'en faut pour y prendre toutes les fievres du monde. Mais ce n'est pas absolument ma faute, car je n'étois pas averti; nous avons heureusement trouvé ici tous les secours imaginables, un fort bon Médecin, & dans la maison du Consul, autant de soins que j'aurois pu en trouver chez vous. Aussi je

n'ai pas tardé à me rétablir. K***
m'a suivi de près ; mais mes gens
ont eu des rechûtes , & aucun n'est
en état de me suivre au Caire. Je
me prépare actuellement à ce voya-
ge , que je dois faire dans cinq ou six
jours. Déjà vous ne me reconnoî-
triez plus. Je porte un grand tur-
ban à la Druse ; j'ai la tête rasée , &
des habits à l'Egyptienne , qui sont
un peu différents de ceux de la Tur-
quie. Je ne vous parle ni de la
colonne de Pompée , ni de l'aiguille
de Cléopâtre , ni des catacombes ,
ni de toutes les autres antiquités
d'Alexandrie , dont tous les voya-
geurs ont déjà tant parlé.

LETTRE XIV.

Le 17 Août , à Rosete.

JE vous ai écrit hier que je devois partir pour le Caire dans cinq ou six jours. C'étoit en effet mon projet ; mais il s'est trouvé que le Reis de la Gerace que j'avois arrêté, étoit de Rosete , & qu'il vouloit passer chez lui les fêtes du Bairam ; ainsi j'ai été obligé de partir ce matin. Nous avons fait huit lieues le long d'une côte aride , ensuite nous sommes entrés dans le Boghaz , à l'embouchure du Nil. Ce passage est dangereux , à cause d'un banc de sa-

ble qui se trouve à l'entrée. Un Pilote côtier s'y tient ordinairement, & fait des signaux, d'après lesquels les bâtimens gouvernent. Toutes ces précautions ne nous ont pas empêché de toucher. Mais les eaux du Nil étant déjà assez hautes, nous avons bientôt remis à flots.

Le pays depuis le Boghaz jusqu'à Rosete, est d'une beauté admirable. De plus, il est placé à côté d'un désert de sable, & le passage de l'un à l'autre est si rapide, qu'il semble tenir du prestige. Rosete est mieux bâtie qu'Alexandrie; elle paroît aussi plus opulente, & à proportion plus peuplée, quoique la peste

peste lui ait enlevé ce printemps plus d'un tiers de ses habitants. On m'a mené ce soir dans le jardin d'un nommé Abou Hassan, qui passe pour le plus beau de la ville. C'est une forêt de cocotiers, de bananiers, de cachemantiers, de jasmins d'Arabie, & d'une foule d'arbres & d'arbuscules inconnus en Europe; elle est traversée de sentiers bordés de ruisseaux, où l'on croiroit voir l'intention de nos promenades sauvages. Mais ces gens-ci ne plantent que pour avoir de l'ombre, des fruits & des fleurs; & sans doute ils seroient moins bien, s'ils avoient d'autres prétentions.

Le 20, sur le Nil.

Nous nous sommes embarqués ce soir pour le Caire. Jamais navigation ne m'a paru plus agréable. Les eaux du Nil qui s'élevent déjà au niveau des côtes, nous laissent voir la campagne à de très-grandes distances. Ce sont par-tout des forêts de palmiers & de sycomores, des champs couverts de rizieres, dont le vert doré ne ressemble à rien de ce que l'on voit chez nous, & un nombre prodigieux de villages, qui étonneroit, si l'on ne savoit pas que toute la population de l'Égypte est rassemblée sur les bords de ce fleuve bienfaisant. Le

jour commence à baisser ; on range les armes , & on se prépare à faire sérieusement la garde , car il y a autant de corsaires sur le Nil , que sur quelque mer que ce soit.

Le 22 , à Boulak.

DEPUIS deux jours , la fièvre m'a repris d'une manière assez violente , & a beaucoup ôté à l'agrément de mon voyage. Nous sommes arrivés fort tard à Boulak , petite ville qui sert de port à la capitale de l'Égypte , & qui est même regardée comme un de ses fauxbourgs. Je dois y passer la nuit , chez un Négociant Vénitien , à qui je suis recommandé. La première chose qui m'a frappé en entrant chez lui ,

a été de voir un fallon de compagnie, sans toit & sans plafond ; mais cette partie de la maison est inutile dans un pays où il pleut à peine une fois tous les deux ans , & cela très-foiblement.

Le 23 , au Caire.

N O T R E entrée au Caire ne m'a point offert de tableaux agréables. Depuis près d'un mois, la famine désole cette ville immense. Cet affreux fléau que je connoissois à peine par les descriptions des Historiens , je l'ai vu ici dans toute son horreur. Il a été principalement occasionné par l'avarice des Beys qui ont fait exporter les grains dans le moment où il y en avoit le

moins. Cette mauvaise opération avoit fait tout de suite monter le bled jusqu'à dix fois sa valeur ordinaire. Lorsque le peuple le fut, il se rassembla dans les Mosquées, maudit ses Maîtres, & demanda au Ciel de lui envoyer la peste, pour finir à la fois tous ses maux. C'est à cela que s'est borné toute son énergie. A présent les rues sont jonchées de vieillards, de femmes & d'enfants nus exténués par la faim & défigurés par une maigreur effrayante. Il est inutile de vouloir donner l'aumône, car elle ne manque guères d'occasionner des querelles, & le plus fort l'a bientôt enlevée à celui qui en auroit le plus

de besoin , & que sa foiblesse empêche déjà de se défendre. Malgré tout cela , les riches font bonne chere ; mais il n'est pas permis à tout le monde de la goûter dans de pareilles circonstances.

Mes fenêtres donnent sur le Kalisch , qui est la rue du Caire la plus fréquentée dans cette saison-ci ; elle l'est sur-tout beaucoup par les Spectacles ambulants de toute espece , pour lesquels cette ville est fameuse. J'y ai déjà remarqué des gens qui faisoient danser une espece de babouin à longue queue , que je ne crois pas avoir été connu de M. de Buffon ; d'autres qui se battoient

avec des couleuvres de plus de dix pieds de longueur; d'autres qui fautoient à travers des cerceaux très-étroits & garnis de poignards. Mais le Spectacle qui a le plus de réputation au Caire, est celui des Raghouaz ou Danseuses, qui sont la plupart assez jolies, contre l'ordinaire des femmes de l'Égypte. Elles ont le visage découvert, les cheveux flottants, sont décolletées jusqu'à la ceinture, & leurs danses approchent encore plus de la vérité que celles de la Turquie. A côté de ces Prêtresses de la volupté, une femme me monroit son enfant qui venoit d'expirer faute de nourriture; d'autres

affamés qui n'avoient plus la force de se soutenir, s'appuyoient contre les murailles, pour pouvoir arriver jusques sous mes fenêtres; quelques-uns tomboient en chemin. J'ai jetté de l'argent dans la rue; mais cette générosité a fait un mauvais effet; car tous les mendiants du quartier se sont mis à assiéger la maison, & ils y sont encore à pousser des cris affreux.

La rue dont je vous parle sera demain métamorphosée en canal & remplie par les eaux du Nil, que l'on y introduit en grande pompe. Le but de cette cérémonie est d'avertir le Peuple, que le Nil a pris son accroissement ordinaire.

On dit qu'elle est fort curieuse ; si cela est, je ne manquerai pas de vous en rendre compte lorsque je l'aurai vue.

LET TRE XV.

Le 24, au Caire.

LA fête a été très-brillante ; les rues, les fenêtres & les toits étoient remplis de monde. L'eau ayant tardé à venir, on a remarqué un peu d'inquiétude, mais son abondance a bientôt rassuré tout le monde : & ce malheureux peuple a poussé des cris de joie, sans songer que la faim en feroit périr une partie avant

G 5

qu'il pût voir cette récolte dont il se promettoit tant de bien. Rien n'égale le respect superstitieux des Habitants de l'Égypte pour le fleuve qui les nourrit. Quelques-uns se faisoient un plaisir de traverser dans tous les sens cette eau bourbeuse. Les meres y faisoient plonger leurs enfants qui en sortoient noirs comme des crapauds. Enfin la foule ne s'est dissipée que lorsque l'eau est devenue assez haute pour l'obliger à se retirer. Depuis ce temps, le Kalisch a été couvert de barques élégantes, dont les rameurs accompagnent leur travail d'un chant peu varié, mais harmonieux, & qui n'a rien des cris

aigus & dissonants de la musique
Turque. Le Pacha & les princi-
paux Beys assistent à l'ouverture du
Kalisch, & témoignent par écrit
que l'eau y est entrée : sans cela, le
Grand-Seigneur ne pourroit exi-
ger aucun tribut de l'Egypte. Mais
tout cela n'est que cérémonie, car
les Beys gardent également pour
eux tous les revenus de ce pays,
& n'envoient absolument rien à
Constantinople.

LETTRE XVI.

Le 6 Septembre, au Caire.

C'EST encore à vous parler d'une
cérémonie, que cette Lettre est

consacrée. La caravanne de la Mecque est sortie ce matin accompagnée des Ogiaks , des Beys , de tous les corps de Milice & de toutes les Sectes tolérées au Caire. L'ordre de cette marche a été réglé par Sélim II , lors de la conquête de l'Egypte , & l'on y conserve les costumes de son siècle : ce sont des cottes de mailles couvertes de peaux de tigres ; des chals qui enveloppent la tête & le visage , & flottent au gré du vent ; des boucliers , des carquois enrichis de pierreries , des fleches dorées & des lances ployantes , en usage chez les anciens Arabes. Parmi les Sectes les plus remarquables , étoit celle

des Mahvis, connus jadis sous le nom d'Ophiophages, ou mangeurs de serpents. Ils tenoient dans chacune de leurs mains une poignée de ces animaux, & les dévoroient avec des grimaces très-propres à leur attirer l'attention & le respect du Peuple; mais le principal objet de la dévotion publique, étoit le chameau chargé du mahmal, espece de pavillon richement brodé, dans lequel il est censé porter à la Mecque les prieres de tous les bons Musulmans. Ce chameau étoit immédiatement suivi de l'étendard de Mahomet, qui fermoit majestueusement la marche. Quant à nous, notre plus grand plaisir a été

d'avoir tout vu sans accident , car malgré le soin que nous avons de nous tenir cachés derriere des especes d'auvents , nos turbans à la Druse & notre air étranger nous avoient attiré l'attention de quelques jeunes Mamelucs , qui , d'un toit voisin , nous lançoient des oranges vertes & des pierres avec une roideur qui faisoit honneur à leur adresse dans cet exercice. Les Zerchlis se sont aussi amusés à diriger quelques fleches contre nos fenêtrés ; mais aucune ne nous est parvenue , & nous avons regagné heureusement notre logis.



LETTRE XVII.

Le 9.....

LES deux Beys regnants , Ibrahim & Mourad , ont été accompagner la caravanne jusqu'à sa seconde station , c'est-à-dire , à trois lieues de la Ville. On dit que la piété n'est que le prétexte de cette démarche , qui cache un commencement de guerre entre ces deux Souverains. On assure qu'ils ont caché la plus grande partie de leurs trésors dans les selles de leurs dromadaires , & que les gens de leur suite ont des cottes de mailles

sous leurs habits. Ces nouvelles ont donné beaucoup d'inquiétude aux Négociants Frans, qui ne fauroient qu'y perdre, quelle que soit la fin de ces querelles, vu qu'ils ont de grands crédits chez des gens de l'un & de l'autre parti. Celui chez qui je loge, a la plus grande partie de sa fortune entre les mains de Mourad; ainsi vous jugez bien que tous nos vœux sont pour lui.

Le 12.

LA guerre a enfin éclaté entre les Beys. Ibrahim voyant que son parti étoit le plus foible, & qu'il diminueoit tous les jours, a fait proposer à Mourad, de remettre la

décision de leur fort au hasard d'une bataille générale. Celui-ci, quoique reconnu pour très-brave, a refusé le combat, & est allé se placer à Athalnabie, à une lieue du Caire. Ibrahim est rentré en Ville, & s'est emparé des portes du château, où il doit être joint par ceux de son parti. On craint que la bataille ne se donne dans la Ville même, & que le Peuple, pressé par la famine, ne profite de ce désordre pour se porter à quelque sédition. Les Francs croient déjà voir piller leurs magasins, & la tête tourne à tout le monde.

Le 13, au Caire.

Nous avons appris ce matin

qu'Ibrahim n'ayant pu rassembler que six ou sept cents hommes, auxquels il peut se fier, a pris le parti de s'enfuir à travers les déserts du Scharb, pour se retirer dans la haute Egypte; Mourad est rentré en Ville, & s'est fait proclamer Cheik-Albeld, c'est-à-dire, Souverain de tout le pays. Notre maison en a fait des feux de joie. Telle a été la fin d'une révolution, à laquelle nous avons pris beaucoup d'intérêt. Je profiterai de la tranquillité dont le pays va jouir, pour aller voir les pyramides, & je ne manquerai pas de vous faire part de ce que j'aurai vu, & de la manière dont j'aurai vu.

LETTRE XVIII.

Le 26 , au Caire.

J'A VOIS apperçu pour la première fois les pyramides , lorsque remontant de Rosete au Caire , j'eus atteint la pointe du Delta. J'en étois à dix lieues , & elles m'avoient paru comme des montagnes , dont la couleur bleuâtre annonçoit une grande élévation. Je les avois perdues de vue en me rapprochant du Caire , & je ne les retrouvai plus que vers Gizeh. La distance de ce village aux pyramides est de trois lieues , & paroît à

peine de six cents pas. Je distinguois parfaitement leurs différentes assises, & jusqu'aux séparations des pierres, qui ne me paroissoient alors que de la grandeur de nos briques, & mes yeux mesurant la hauteur de ces monuments sur cette fausse échelle, n'y trouverent plus rien de merveilleux. La même chose m'étoit arrivée à Saint-Pierre de Rome, & doit arriver nécessairement à la vue de tout édifice, lorsque la parfaite proportion de ses parties ne laisse pas d'objet de comparaison qui puisse faire juger de la grandeur de leur ensemble. Pour juger donc de celle des pyramides, il faut aller jusqu'à leur base; alors le som-

met disparoît peu-à-peu , & l'on ne voit plus que l'entassement des blocs énormes dont on avoit d'abord si mal jugé. Alors si l'on veut porter la clarté du calcul sur le témoignage rectifié de ses sens, on trouve que le nombre de ces blocs se monte à plus de trois cents trente-quatre mille trois cents soixante - sept , qui font une solidité de soixante-deux millions trois cents neuf mille six cents pieds cubes.

Alors que l'on s'éloigne autant que l'on voudra , l'imagination fatiguée de calcul , ne garde plus que l'idée de l'immensité & la conserve toujours.

Les Arabes qui savent que les

voyageurs font curieux de graver leurs noms à l'entrée de la pyramide, font venus m'apporter un ciseau; je m'en suis servi pour y faire placer ce vers du Poëme des Jardins:

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

Et quels monuments ont mieux mérité une pareille inscription? Trente siècles en ont à peine ébréché quelques faillies. Les tremblements de terre n'en ont pas déjoint une assise. L'angle de leur inclinaison fait servir à leur stabilité cette même force de gravité qui détruit tous les monuments des hommes. Les efforts réunis de toute la population actuelle de

l'Égypte , ne suffiroient plus pour les égaliser au sol qui les supporte ; & qui fait si la Nature elle-même , jalouse de voir les ouvrages de l'Art atteindre à la durée des siens , auroit des moyens pour les anéantir ? Telle est l'impression que m'a faite la vue des pyramides : vous trouverez peut-être qu'elle tient de l'enthousiasme , & j'en conviendrai sans peine ; mais quelle est l'ame assez inaccessible à l'admiration , pour pouvoir toujours se défendre de ce sentiment exalté ? & peut-il jamais être plus excusable ? Je sens cependant que la plume du voyageur , descriptive comme son crayon , ne doit point aller au-delà de ce qu'il voit ,

& je m'empresse de faire reprendre à la mienne le caractère qui lui convient.

La grande pyramide étoit entourée de plusieurs petites, dont les bases subsistent encore. On y reconnoît aisément la situation de celle qu'Hérodote dit avoir été bâtie par la fille de Chéops, aux frais de ses amants, qui payoient chacune de ses faveurs d'un bloc de pierre d'Ethiopie. Cette pyramide n'avoit, selon notre Auteur, qu'un phletre de base, c'est-à-dire, soixante-sept pieds & demi; elle étoit donc beaucoup plus petite que celle dont nous venons de parler; mais je me suis convaincu que c'étoit parce
que

que les pierres en étoient moindres,
 & non pas parce qu'il y en avoit
 moins. Cependant en ne prenant
 que la moitié du nombre marqué
 ci-dessus, nous aurons cent soixante-
 sept mille trois cents quatre-
 vingt-trois faveurs & demie, som-
 me qui, pour une jeune Princeffe,
 paroîtra toujours assez considérable.

A trois cents pas des pyramides
 se voit la statue colossale du sphinx,
 ou plutôt la tête de cette statue,
 car tout le reste est enseveli sous le
 sable. Cette tête est si grosse, que
 toute ma petite caravane s'étoit
 mise à l'abri sous son menton, &
 s'y trouvoit fort à l'aise.

J'aurois beaucoup désiré pouvoir

monter au sommet de la plus haute des pyramides, d'où j'aurois vu toute l'Egypte étendue à mes pieds comme sur une Carte géographique. La chose n'est pas fort difficile; mais mes forces ne m'ont pas permis de l'entreprendre. J'ai eu même assez de peine à en parcourir l'intérieur, pour parvenir jusqu'au tombeau du Pharaon; j'ai passé sept à huit heures à dessiner ces monuments de la grandeur des Egyptiens. Je comptois y revenir encore, mais je me suis apperçu en retournant à Gizeh, que j'avois gagné un coup de soleil qui m'avoit brûlé la moitié du visage & fort enflammé le sang. Le lendemain j'ai

repris la fièvre, & suis retourné au Caire. Si les amers font leur effet ordinaire, je ferai dans trois ou quatre jours en état de faire le voyage d'Alexandrie, sauf à reprendre la fièvre à la première occasion. Adieu: chaque pas que je ferai désormais, fera pour me rapprocher de vous.

LETTRE XIX.

Le 8 Octobre, à Alexandrie.

Nous sommes partis de Boulak le premier Octobre; la nuit suivante nous avons été côtoyés par des pi-

H 2

ratés, mais comme ils étoient plus mal armés que nous, ils n'ont pas jugé à propos de nous attaquer. Nous sommes arrivés le même jour à Rosete. Le lendemain, les Arabes ont fait une incursion dans les fauxbourgs de cette Ville. Le Chevalier Kownacki qui s'y promenoit alors, a manqué de tomber entre leurs mains.

Alexandrie, où nous sommes depuis deux jours, vient d'échapper à un fléau non moins fâcheux que la famine. On a manqué d'y mourir de soif, & voici comment. Cette Ville est située au milieu d'un désert de sable, & à plus de dix lieues du Nil & de toute espece d'eau douce.

Alexandre, qui vouloit placer dans cet endroit le siege de son empire, avoit paré à cet inconvénient, en faisant creuser un canal qui y conduisoit les eaux du Nil, & servoit en même-temps au transport des marchandises. Ce canal, comblé peu-à-peu par la négligence des gens du pays, ne se remplit plus que pendant le plus grand accroissement du fleuve. Alors tout le monde est très-empressé à creuser des canaux pour fertiliser son terrain; & comme il faut en donner à tout le monde, on ne peut laisser entrer l'eau dans le canal d'Alexandrie que pendant huit jours, ce qui suffit à peine pour

remplir leurs cîternes ; encore faut-il y envoyer des soldats ; sans quoi les Arabes , dont les terres restent infertiles faute d'être arrosées , ne manqueroient pas de l'enlever. Cette fois-ci , le Kiachef préposé à cet ouvrage , étoit un homme très - attaché à Ibrahim-Bey , qui ayant appris la disgrâce de son maître , courut aussi-tôt le rejoindre dans la haute Egypte , & laissa le canal à la merci des Arabes. Ceux-ci se dépêcherent d'y faire des saignées ; & les malheureux Alexandrins , après avoir vu couler l'eau dans leurs cîternes pendant trois ou quatre heures , la voyant manquer tout d'un coup ,

tomberent dans un désespoir affreux. Les étrangers vouloient se retirer à Rosete, le Peuple se lamentoit, & il s'étoit élevé une espece de guerre civile entre les principaux de la Ville, parce que les uns vouloient qu'on attaquât les Arabes, & les autres, qu'on leur envoyât des présents. Heureusement pour eux, Mourad-Bey apprit la chose à temps, & fit remplir le canal une seconde fois, autant du moins que le permettoit la baisse du Nil. Enfin lorsque nous sommes arrivés à Alexandrie, les habitants étoient un peu remis de leur frayeur; & quoiqu'ils s'attendissent à n'avoir que de la mau-

vaife eau , & en petite quantité , ils ne craignoient plus de mourir de foif.

LETTRE XX.

Le 8 Novembre , en Mer.

JE me fuis embarqué le 13 d'Octobre fur le fenaut Vénitien l'*Innocent* , faifant voile pour Venife. Le lendemain , nous avons mis à la voile ; le 22 , nous avons découvert les côtes de Candie ; le 29 , au coucher du foleil , deux bâtimens , qui avoient fait notre route pendant toute la journée , mirent tout d'un coup le Cap fur nous , & femblerent vou-

loir nous prendre entre eux ; cette manœuvre nous parut suspecte, avec d'autant plus de raison, que les Vénitiens sont actuellement en guerre avec la Régence de Tunis. Nos gens ne douterent point que ces deux bâtimens ne fussent de cette Nation. Ils songeoient à se défendre, sans compter beaucoup sur cette défense, vu l'inégalité de leurs forces. Quant à moi, je ne pensois plus qu'à revoir mes anciens amis de Tunis, & l'esclavage dans ce pays-là ne m'effrayoit pas beaucoup ; mais le lendemain nous n'avons point revu nos vaisseaux, soit qu'ils nous eussent perdus pendant la nuit, ou ce qui est encore plus probable, que

ee ne fussent que des bâtiments marchands, & que le but de leur manœuvre n'eût été que de relever la terre, & prendre un nouveau point de partance. Le reste de notre voyage ne nous a point offert d'événement intéressant. Nous avons traversé le Golfe en trois jours; nous en avons passé trois autres sur les côtes d'Istrie. Enfin nous sommes devant Venise, les Matelots poussent des cris de joie, je partage leurs transports, & comme eux peut-être je regretterai bientôt le vaisseau que j'aime à quitter aujourd'hui; car l'attrait que j'ai pour la mer, va au-delà de tout ce qu'on imagine. Je puis en faire l'aveu, &

non pas en assigner les causes ; car enfin s'il est vrai que la vue de cet élément me rappelle aux premières années de ma jeunesse , il ne l'est pas moins que cette époque de la vie doit offrir aux souvenirs des repos plus agréables ; ou plutôt ce qui est vrai pour d'autres , ne l'est pas pour moi. En effet , si je regarde en arrière sur quelques années passées entre la poussière des *in-folio* , le tourbillon du monde & les bou-rasques de la mer , ce n'est pas sur des instants de dissipation , d'illusion même , que je me plais à arrêter ma vue : je leur préfère encore ces longues nuits consacrées à l'étude dans le silence du cabinet.

Mais qu'avec bien plus de délices ,
ma pensée se reporte au temps où
étonnée de sa force naissante , elle
n'étoit jamais plus active que lors-
qu'elle ne s'occupoit d'aucun ob-
jet en particulier , & que facile à
s'égarer , d'un élan elle se portoit
au-delà de toutes les choses exis-
tantes ; & c'est alors que j'habitois
des vaisseaux. Que de fois aussi les
yeux fixés sur la trace phosphorique
du sillage , inattentivement occupé
de la vague qui brisoit contre nos
bords , ou des longs sifflements de
la tourmente , j'y ai passé des nuits
heureuses , que pourtant je ne re-
grette pas ? Car il faut l'avouer , les
réveries sont douces , & tout n'en est
pas

pas douceur ; elles portent avec elles je ne fais quelle inquiétude , & laissent dans l'ame le vide sur qui elles reposent. On aime à se les rappeler : il seroit insensé de vouloir y revenir , d'autant que la méditation qui les remplace atteignant aux mêmes hauteurs , en rapporte la clarté dans l'esprit , le calme dans le cœur & le bonheur dans la vie.

F I N.

P. S. Qu'il me soit permis de consacrer ici quelques lignes à la reconnoissance , en y plaçant les noms de ceux qui dans ce voyage m'ont accueilli avec l'hospitalité

I

naturelle aux Pays qu'ils habitent ,
& à la politesse de celui où ils
sont nés :

M. DU ROCHER, Consul-
Général de France, à Tunis ;

M. MURE, Consul-Général de
France, à Alexandrie ;

M. MANGALON, Négociant
François, au Caire.

Un autre nom mérite l'hommage des
Voyageurs & de ceux qui se plaisent à
leurs relations, c'est le nom de VOLNEY.
Un amour extrême de la vérité joint au
plus rare talent pour l'observation, le
mettent hors de la ligne des Ecrivains
du même genre, comme au-dessus de
tous les éloges.

On trouve chez ROYEZ, Libraire,
les Livres suivants :

- Dictionnaire d'Italie, curiosités ou description détaillés de ses Monuments, 2 vol. *in-8°*. *br.* 7 l. 10 f.
- Dictionnaire de la Suisse, ou description complète, 2 vol. *in-8°*. 6 l.
- Description de la Crimée, 1 v. *in-8°*. 3 l.
- Guide d'Italie pour le prix des Voitures, les Postes, les Curiosités, 1 l. 16 f.
- Voyage en Dalmatie, par M. l'Abbé Fortis, 2 vol. *in-8°*. *fig.* avec des Costumes gravés, & des observations intéressantes pour l'Histoire naturelle & la Minéralogie, *broch.* 7 l.
- Histoire de la Moldavie, 1 vol. *in-8°*. 2 l. 8 f.
- Histoire ou Mémoires de la Maison de Brandebourg, par le feu Roi de Prusse, 2 vol. *in-12*. *br.* 4 l.
- Mémoires de Hambourg & des Villes Anséatiques, 1 vol. *in-12*. 3 l.
- Voyage en Espagne & en Portugal, par Twis, 1 vol. *in-8°*. 6 l.

- Voyage à la Mer du Sud , par Kerque-
 len , avec les nouvelles découvertes ,
 & des gravures , 1 v. *in-4^o*. 7 l. 10 f.
 — de Courtanvaux , *in-4^o*. *fig.* 9 l.
 — du P. Pingré , pour les longitudes ,
in-4^o. *broch.* 3 l.
 — en Afrique & à Surate , par Owing-
 ton , 2 vol. 5 l.
 Recherches historiques sur les Maures
 & l'Empire de Maroc , par M. Che-
 nier , 3 vol. *in-8^o*. *fig.* 15 l.
 Voyage à la Martinique , par Chanvalon,
in-4^o. 7 l. 10 f.
 — à Cayenne , par M. Bajon , 2 vol.
in-8^o. *broch.* *fig.* 7 l. 10 f.

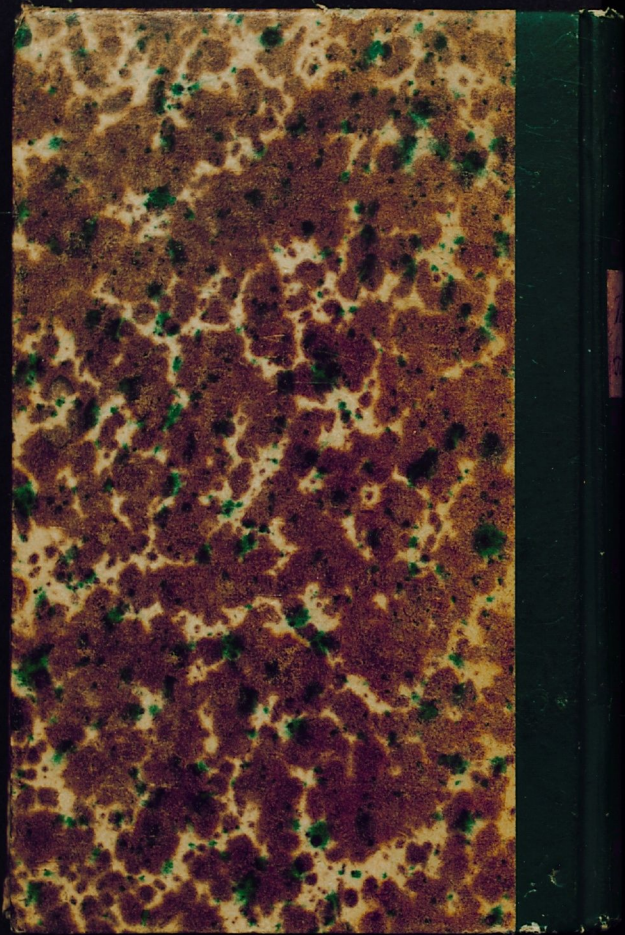




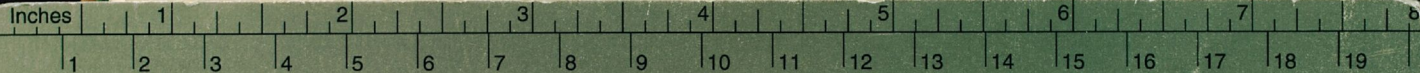
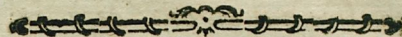
AB=107375

S
[06]





(iij)

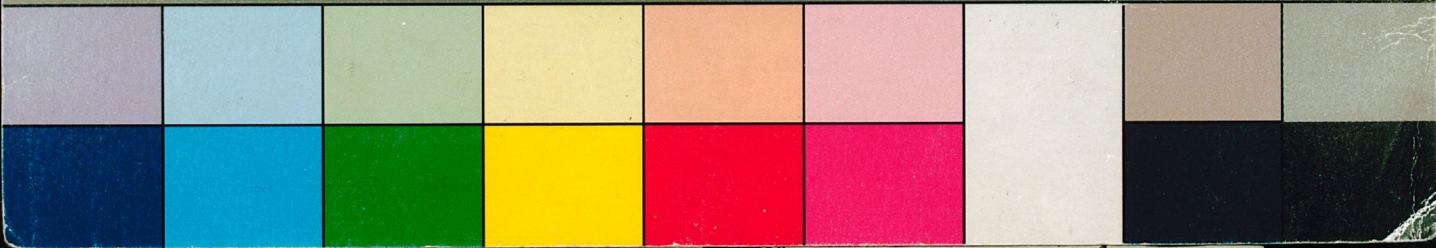


Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



éditions & arrêter de
traduction semblable

